

à TREIGNIEUX
Juin 1986.

ENTRETIEN AVEC Mr COURTOIS

Jacques BOURQUIN

Cassette n° 1 - Face 1

J.B.: Ce que je vous propose c'est que l'on procède un peu par la chronologie, c'est-à-dire: comment arrivez-vous à la fin des années 20 - je crois vers 1929, 1930 - 29 c'est ça - dans ce milieu de la pénitenciaire puis de l'éducation surveillée.

M.C.: Je pense que je suis venu directement de St Hilaire, nommé instituteur... je suis arrivé avec une lettre du chef du personnel de l'Administration Centrale disant que ma nomination arriverait après; alors comme je vous expliquais, j'ai pris la direction d'une classe le soir même...

J.B.: C'est une classe de combien d'élèves?

M.C.: Cent élèves.

J.B.: Cent élèves!... la direction d'une classe de cent élèves.

M.C.: Alors il y avait une particularité assez contraignante et désagréable, c'était qu'un moniteur était assis au fond de la classe et le règlement interdisait de s'en passer; alors dans un premier temps j'ai d'abord demandé - il y avait des jeunes agents avec lesquels je mangeais au mess, et je leur ai dit: au fond si ça vous arrange, vous pouvez aller manger à la cantine, me laisser tranquille...

J.B.: Vous les avez renvoyé!...

M.C.: Bien entendu cela a provoqué une réaction du premier maître - l'ancien surveillant-chef - et il a fallu que cela se règle devant le directeur et j'ai été autorisé à me passer du surveillant; et détail amusant lorsque "Manuel", lorsque la Maison Manuel est venue pour faire des photos, il a fallu absolument qu'il y ait un agent, qui n'était d'ailleurs pas un agent habituel, qui était un contre-maître, qui est venu dans la classe et qui a été pris en photo parce que sans ça le directeur avait peur des réactions de l'A.C.

J.B.: c'était la règle...

M.C.: Alors très rapidement, en plus de cette classe bien entendu, j'ai été affecté à l'économat...

L'établissement ne s'appelait pas maison d'éducation surveillée, c'était "l'école de réforme" de St Hilaire. Comme il y avait école de préservation de Doullens pour les filles, il y avait d'une façon générale des maisons d'éducation surveillée - simples ou correctives.

J.B.: Une école de réforme, c'est-à-dire, c'était pour les plus jeunes.

M.C.: Non c'était l'internat approprié de Chanteloup. Avec une direction autonome avec même des agents, même des femmes, qui à l'époque d'ailleurs, étaient monitrices... alors j'ai connu deux directrices là, la première... j'ai oublié... ah! Mlle et Mme VINCENDON (c'est bien plus tard 1945).

J.B.: Mme VINCENDON c'était à Chanteloup?

M.C.: C'est ça

J.B.: Ce première poste à St Hilaire vous allez y rester pendant 2 ans, comme instituteur?

M.C.: Deux ans, oui, mais je change d'affectation, puisque à un certain moment, à la suite du départ de l'instituteur chargé de la classe de préparation au certificat d'études. Bien entendu comme je sortais de l'Education Nationale, que j'avais déjà travaillé en école primaire supérieure, on me demande de prendre cette classe je l'ai prise très rapidement deux ou trois mois après mon arrivée et j'ai eu la chance d'avoir un inspecteur primaire qui était une sommité à l'époque, Mr SOUCH auteur de nombreux ouvrages de grammaire... de lecture...

J'ai peut-être été le seul instituteur de la Pénitencière - puisque c'était pénitencière à l'époque - à avoir été inspecté deux fois par lui et il me voyait aussi très longuement aux épreuves du certificat qui se passaient à "Croix-Moutier où en deux années j'ai eu, je ne sais pas très bien... vingt reçus sur trente au CEP. Ces garçons étaient très intéressés par la préparation du certificat d'études, parce que cela leur permettait de sortir d'abord de la vie communautaire et voir autre chose, d'autant plus qu'ils appréciaient beaucoup que j'ai demandé de me passer de surveillant pendant la classe.

J.B.: En dehors de la classe, quelle sont les occupations des jeunes de St Hilaire?

M.C.: C'est le travail

J.B.: C'est le travail avec un souci de formation ou uniquement le travail?

M.C.: Ah, non, non, non, dans les ateliers il y avait des contremaîtres qui faisaient une formation professionnelle sur le tas, c'était selon les établissements plus ou moins poussé, mais il me semble qu'à "Aniane" par exemple à une époque où ç'a été vraiment l'image de ce qui se passait dans les établissements d'E.N. - enseignement technique - et à St Hilaire c'était un peu à l'image de la formation chez un artisan, chez un particulier.

J.B.: Une formation de type artisanal?

M.C.: Oui, avec à la fois l'entretien du matériel de l'école, et des exercices c'était en général des objets en réduction, dont vous avez vu certainement des échantillons.

J.B.: C'est vrai, mais moi ceux que j'ai vu, c'est postérieur à 45...

M.C.: Mais moi, j'ai vu par exemple à St Hilaire quand je suis arrivé, des travaux réalisés par les jeunes, qui dataient déjà de trente ans.

J.B.: Je pensais que les jeunes, avant les campagnes de presse contre les bagnes d'enfants, étaient surtout occupés à l'exploitation du domaine.

M.C.: Il y avait le côté agricole, oui c'était l'exploitation du domaine, l'élevage, l'exploitation du domaine et des bois.

J.B.: Et après St Hilaire où allez-vous? Vous restez deux ans à St Hilaire?

M.C.: Alors après St Hilaire, c'est-à-dire fin 31, je suis muté comme instituteur à Fontevrault.

J.B.: Alors donc, c'est à la Centrale

M.C.: Oui à la Centrale...

J.B.: Et là vous y restez

M.C.: Jusqu'en 38. Début 38 où je suis muté à Poissy avec l'avancement de commis greffier. On peut ajouter que c'était, par rapport à l'E.S., quelque chose d'extraordinairement avantageux, car je touchais mon salaire avec une remise sur les frais de justice, autrement dit en 38, j'avais 31 ans, je touchais autant qu'un inspecteur d'académie...

Malheureusement cela n'a pas duré, parce qu'il a été question de la réforme de St Maurice, vous savez comment ça c'est passé au début. Il ya eu "GODDE", le Directeur, que je prends moi pour un monsieur cultivé, plein de bonne volonté, mais qui n'a pas su - c'était difficile d'ailleurs - prendre en main, les nouveaux éducateurs et qui a eu sans doute contre lui, le chef des travaux qui s'appelait RISBOURG, qui avait été placé là par ROUMAJON.

Je pense que ROUMAJON a du faire plusieurs inspections...

J.B.: Deux inspections, une en 36 et une en 37.

M.C.: En 36, il a situé l'état de la pédagogie de l'enseignement professionnel, et il a fait aussi un rapport qui était vraiment un condensé de pédagogie pratique, vous avez lu ça?

J.B.: Je les ai même là, jz pourrais vous les montrer, j'ai celui de 37

M.C.: Mais je pense de RISBOURG a dû manoeuvrer pour prendre la direction, alors il a eu la direction et il a eu comme sous-directeur Mr GODEMAN... et le conflit entre, disons la nouvelle direction de RISBOURG et GODEMAN, et les éducateurs s'est aggravé, et ç'a été... disons jusqu'à des manifestations... il y a eu aussi alors dans l'établissement des fuites, des objets qui disparaissaient, de l'outillage qui disparaissait vendu à l'extérieur, maintenant c'est monnaie courante, mais à

cette époque-là, ça paraissait grave encore, il y a eu même parait-il des histoires d'avortement dans les chambres ds éducateurs..., alors si bien que le chef de service, l'éducateur-chef, qui était un algérien dont j'ai oublié le nom, il y avait bien HAMANY, mais il y en avait un autre... HAMANY lui-même je me rappelle très bien de lui.

J.B.: HASSONANY.

M.C.: Mais ça c'était le premier, il y en avait un autre qui était plus âgé, que j'ai vu parce que RISBOURG l'avait mis à la porte, il y a même eu vraiment des incidents, pour vous dire à quel point c'était... ça appelait une solution rapide, j'ai été convoqué chez le Garde des Sceaux avec Mr HOURCQ qui avait déjà arrangé les choses à Aniane où il y avait eu des incidents, Mr HOURCQ a accepté bien entendu la mission - à une condition c'est que j'aïlle avec lui - Nous nous étions connus longuement, pendant que j'étais à Fontevault, où il était greffier comptable, et puis sous-directeur et moi instituteur, et il me parlait de ce qu'il avait fait aux Douaires où il avait travaillé et puis ce qu'il avait découvert à Aniane, ce qu'il faudrait faire, pour que vraiment il y ait quelque chose de changé dans une maison d'éducation surveillée. Vous savez à cette époque-là on ne vous demandait pas si on voulait ou non une mutation, on m'a dit, monsieur demain vous êtes à St Maurice. Alors bien entendu je savais que ce serait dur.

J.B.: On vous connaissait à la Chancellerie parce que vous vous étiez fait une réputation d'instituteur à St Hilaire?

M.C.: Un peu certainement et puis... je ne sais comment Mr Jean BOUCHERON, qui était au service du personnel à l'époque, qui est devenu après un très grand magistrat, me connaissait, et il savait surtout, que j'avais une formation, enfin un peu plus élevée que celle des instituteurs et puis que ma foi, j'avais effectué mon travail pendant que j'étais à St Hilaire d'une autre façon que les autres. J'étais le seul instituteur à avoir reçu une véritable formation pédagogique.

J.B.: Alors la fameuse histoire que l'on raconte: COURTOIS qui a reçu un blâme parce qu'il a joué au foot...

M.C.: Dans la lettre c'est inexact, mais dans l'esprit oui. Je peux vous avouer maintenant que si on avait connu ce que j'ai fait avec les garçons et puis avec un moniteur...

J.B.: Vous auriez eu un blâme?

M.C.: J'aurais été foutu à la porte!

Je vais vous raconter une histoire vraie. Lorsque j'étais noté pour la première fois à St Hilaire, c'est-à-dire trois mois après mon arrivée, il n'y avait absolument aucune appréciation, on écrivait: "vient d'arriver, ne peut pas être noté".

J'ai tellement réagi que le directeur m'a donné ma feuille, et il m'a dit, puisque c'est comme ça faites votre note vous-même, et j'ai fait ma note que j'ai retrouvée dans mon dossier d'ailleurs et que j'ai fait disparaître.

J.B.: La période des campagnes de Presse de DANAN vous vous y êtes associé ou ça vous laisse un peu indifférent ou ça se passe un peu en dehors?

M.C.: C'est tellement outré...

J.B.: C'est très outré pour vous.

M.C.: C'est tellement outré que ce n'est pas valable. C'est du "Paris-Soir" - Par exemple il est dit : "J'ai vu un pauvre garçon dans un cul de basse fosse, se disputant sa maigre pitance à des rats gros comme des lapins"... ce qui a fait dire au docteur de St Maurice, qui était un monsieur très bien, cravate blanche, un vieillard qui avait soigné tous les petist chatelains et qui soignait... St Maurice, le seul établissement où il passait tous les jours, il disait: "je ne dirai jamais àa chez un client, parce qu'il croirait que je ne suis pas sérieux". Il a dit à DANAN, qu'il avait pu rencontrer à Lamotte-Beuvron, : "Monsieur le Journaliste quand vous trouverez des rats gros comme des lapins, vous m'en apporterez un spécimen, je serai très heureux".

Cassette n°1

6 205 -

M.C.: Je vouvoyais les jeunes et je les appelais monsieur

J.B.: Oui je sais, vous l'avez écrit quelque part.

M.C.: Et vous savez que les anciens en parlent presque toujours, c'est-à-dire lor que je les recevais, réellement ça leur faisait un choc, Monsieur...

J.B.: C'est ça, mais c'était un vous distant?

M.C.: Non, non, ça m'a posé d'ailleurs des problèmes après, lorsque j'ai eu des garçons d'âge scolaire, e t bien sous Vichy, on a eu l'ordre, comme dans tous les établissements hospitaliers, de vouvoyer les enfants.

J.B.: Ah!, je savais pas ça

Et GUERIN-DESJARDINS, vous l'avez rencontré?

M.C.: Je ne l'ai jamais rencontré, mais je suis allé chez lui, il habite à côté de la rue Soufflot.

Il était, après, aux oeuvres sociales Peugeot

J.B.: C'était un cousin de la famille Peugeot

M.C.: J'en ai beaucoup entendu parler évidemment par les éducateurs...

J.B.: Il avait été leur premier formateur à Fresnes

M.C.: Vos chiffres, je crois, sont trop faibles, ils y sont allés au moins une vingtaine... et ils sont restés un mois.

J.B.: Oui le stage dure un mois au quartier des mineurs à Fresnes... et il y a trois ou quatre jours en Belgique à Molle chez ROUVROY

M.C.: J'ai eu des relations, l'observation de ROUVROY - ce devait être un toubib.

J.B.: Non c'était un enseignant, mais qui s'intéresse beaucoup à la psychologie.

M.C.: psychologie expérimentale...

J.B.: Oui c'est ça, il est aussi le porteur du système progressif dont il connaît les limites.

M.C.: Oui, il n'y a jamais de système absolument "pur", ça n'existe pas..., tel que j'ai présenté le premier truc, c'est ce que j'ai donné à Mr COSTA, ç'a été fait en 10 jours, au moment où il est arrivé, en 1945, il paraît que les garçons étaient reçus par ROUVROY, et d'abord ils passaient par une pièce dans laquelle il y avait toute sorte d'objets, en équilibres, des objets spéciaux qui pouvaient les tenter et lui les observait lui-même...

J.B.: Oui, il y a des côtés très expérimental chez ROUVROY

M.C.: Alors ça, ça avait le don, à cette époque-là, de me révolter, ce qui a fait d'ailleurs que par la suite, ayant des Belges en visite, il y a eu un accrochage avec eux...

J.B.: Alors, remarquez, il faut bien dire, le système ROUVROY, il remonte au début du siècle, c'est un système très ancien, dans les années 35, c'est déjà un système vieillissant.

Alors, vous y arrivez quand à St Maurice?

M.C.: Le 6 juin 38 avec HOURCQ

Mais alors, ç'a été, disons d'abord, ça a consisté à mettre RISBOURG en congé, il était absent.

J.B.: GODDE était parti?

M.C.: GODDE était parti avant

J.B.: Ah oui, alors c'était RISBOURG qui était directeur.

M.C.: Oui, c'était RISBOURG qui était directeur, et moi j'étais chargé de voir Mr DEMANT, le sous-directeur, et de lui dire qu'il prenne un congé aussi long qu'il pouvait... puis je l'ai remplacé, ç'a été pas très agréable, parce que c'était un monsieur très sensible, qui picolait peut-être un peu aussi, il s'est mis à chialer

ensuite etc..., enfin il est parti, je sais pas après, je crois qu'on lui a donné une place à peu près convenable, et puis il n'a pas été question de mettre tout de suite en place la réforme . Il a été question avec HOURCQ, de voir ce qui se passait, comment ça tournait... Il y avait 3 éducateurs pour 2 groupes.

J.B.: Les éducateurs viennent de la période GUERIN-DESJARDINS?

M.C.: Le plus grand nombre, et puis quelques autres recrutés après : DIVISIA, THEVENIS, CAMBUS...

Il y a PELGRI qui a terminé sa carrière - qui est mort d'ailleurs - dit "Petit-gris", et qui aussi était arrivé après des types sérieux, solides, venant de l'Education Nationale, où ils devaient avoir été surveillants dans les lycées, ou bien pions...

Dans un premier temps, on fait une tournée, on se débarasse alors des éducateurs qui, vraiment avaient eu une action presque négative, néfaste, dont le maître d'éducation physique... qui était un professeur d'éducation physique de l'Education Nationale : "PIERSON ... et puis surtout alors on voyait mille choses qui sont urgentes à faire, notamment il y a le certificat d'études qui doit se situer à la fin du mois... L'enseignement professionnel, alors là on trouve tout l'équipement de personnel en place, un personnel de qualité, un peu catastrophé, parce que...

J.B.: Dans ce personnel professionnel, il y a des gens de l'enseignement technique qui sont là?

M.C.: Oui, il y a notamment VETY, qui était à la forge - menuiserie , ancien premier ouvrier de France... Il y a d'abord le chef des travaux, alors, le chef des travaux lui, il a remplacé RISBOURG, ce n'est pas Mr HOURCQ qui l'a recruté, nous l'avons employé sur place, c'est ROUAULT, il est ingénieur des arts et métiers. Le personnel est en place, les progressions ont été commencées, mais tout a été "remballé", puisqu'il y a toute période où les gars faisaient ce qu'ils voulaient. Bon par exemple, les sorties en ville à tout moment, y compris la nuit alors pour se procurer de l'argent, il y avait l'échange ou la vente d'objets appartenant à l'établissement.

J.B.: Parce que l'établissement n'est pas très fermé en définitive?...

M.C.: Pas du tout, l'établissement était ouvert absolument...

J.B.: Et il a toujours été ouvert, même dans sa période pénitentiaire?

M.C.: Non

J.B.: Quand les murs sont tombés alors?

M.C.: ils sont tombés quand on a construit les ateliers, construction qui a dû commencer tout de suite, dès qu'on a parlé de réforme.

J.B.: 1927, 1930?

M.C.: Non pas celle-là

J.B.: 1937, les murs sont tombés lors de la réforme de 1937?

M.C.: Je me demande si cela n'a pas commencé en 1936, parce qu'il y a quand même eu des choses importantes qui ont été faites, et il y a eu la disparition du quartier cellulaire de 1936

J.B.: Alors ça c'est intéressant la disparition des quartiers cellulaires...

M.C.: Oh, je retrouverai ça, parce que j'ai noté tous les travaux... Après la visite de Mr COSTA (1), j'ai fait ce travail-là, c'est-à-dire sans le dire à l'AC, j'ai donné à Mr CECCALDI (2), il était embêté, mais il s'est empressé de le porter à Mr COSTA, et je pense que ça leur a servi, le système progressif était étalé dans toute sa splendeur... ce qui ne veut pas dire qu'on le suivait...

J.B.: Alors cela, vous me le prêterez?

M.C.: Je vous le prêterai, ... oui, j'ai fait ça au 10 janvier 1946, alors autrement dit on avait fonctionné... c'est ce que au départ on avait commencé de mettre en place, notamment en ce qui concerne les enseignements, les loisirs, puis le système progressif qui a suivi. C'était ce qu'on présentait par exemple en 1947 au congrès national d'Education Nationale. DEPREUX, le Ministre de l'E.N. a vu ça, le système progressif, alors qu'en fait c'était les garçons qui lui présentaient l'exposition, à Blois des garçons lâchés dans la nature pendant une semaine.

J.B.: Et alors ces enseignements, vous les mettez en place dès 1938 en fait, très rapidement en fait, en arrivant... préparation au CEP.

M.C.: Et au CAP, alors le CEP s'est passé fin juin 1938,

J.B.: Le premier CEP fin juin 1938, c'est-à-dire en quelques semaines...

M.C.: Oh oui, oh ils ont travaillé toute la journée et c'était BEGNET qui était chargé de classe.

J.B.: Et puis vous réouvrez les ateliers avec de nouvelles progressions etc...

M.C.: Ah non! on continue ce qui avait été commencé. Alors se posa le problème - bien entendu ça sautait aux yeux - de la difficulté, de la grande différence entre ce que ROUBAJON n'avait pu voir ni comprendre - la grande différence qu'il y a eu entre les établissements de l'éducation nationale, qu'ils soient d'enseignement général ou d'enseignement professionnel, et puis ce que nous connaissons

(1) Mr COSTA, directeur de l'E.S. en 1945

(2) Mr CECCALDI S/directeur de l'E.S. en 1945

nous à l'ES, c'est-à-dire les entrées à tout moment... Déjà on a commencé dès ce époque-là à individualiser les informations, alors ça c'était un de mes dadas, que j'avais connu d'ailleurs lorsque j'étais dans une école primaire supérieure où on m'avait chargé d'une classe qui était la préparation à la première année de l'école supérieure, autrement dit, c'était des garçons qui avaient des difficultés - qui avaient bien le certificat, mais qui n'étaient pas des aigles, qui avaient des trous, des manques qu'il fallait repréparer pour qu'ils arrivent en début de première année à l'école supérieure en possédant parfaitement le programme. Autrement dit, il y a avait des bons en math, des bons en français, inversement des mauvais dans les autres matières, etc...

J.B.: En juin 1938, quand vous arrivez donc avec HOURCQ, il y a encore un nombre important de gamins?

M.C.: Ah non! pas du tout

J.B.: Combien sont-ils?

M.C.: 170

J.B.: Vous les gardez tout, ou bien il y en a que vous avez éliminés?

M.C.: Aucun

J.B.: Vous n'en éliminez aucun?

M.C.: C'était pas un problème de garçons

J.B.: Dans ons unspection, ROUMAJON écrivait en 1937, il y a effectivement deux choses: premièrement, il y a les gamins pour lesquels la réforme arrive trop tard donc on sait que l'on ne peut plus rien pour eux, alors il faut les envoyer ailleurs, et il faudra garder effectivement ceux pour lesquels le nouveau modèle va leur permettre de pouvoir recevoir une formation progressive digne de ce nom.

M.C.: Ç'a été fait, il avait demandé deux choses, l'abandon en grande partie de l'exploitation agricole, c'était à peu près réalisé, c'était ce qu'il y avait en place du côté agricole aussi, il y avait à la fois un ingénieur agricole, c'était PALHES et des instructeurs agricoles qui auraient eu tous cent places dans une école d'agriculture et en plus alors pour l'exploitation. Heureusement qu'on a supprimé totalement l'exploitation, car après il y a eu Vichy.

J.B.: Donc vous gardez tous les jeunes qui sont là et le personnel?

M.C.: Tout le personnel, il en a qui sont partis d'eux-mêmes, parce que, disons que je les ai empoisonnés suffisamment pour qu'ils ne restent pas. Notamment celui dont on parlait tout à l'heure

J.B.: Le moniteur d'éducation physique

M.C. Ça a été réglé par Mr HOURCQ qui a dû lui parler de la possibilité d'une poursuite judiciaire

J.B.: Oui d'autres sont partis d'eux-mêmes, parce que vous avez tout de même l'impression qu'ils n'étaient pas à leur place ici?

M.C.: Quand ils ont vu qu'il allait falloir travailler, ça ne leur a pas plu!. C'est tout de même intéressant de revenir sur l'effectif, et ce qui s'est passé pratiquement lorsqu'on a ouvert St MAURICE, d'ailleurs à la demande de ROUMAJON très certainement.

Un camion, c'est peut-être tout à fait nouveau transportant du matériel de psychotechnicien, et une doctoresse Mme ANDRE qui a fait tous les établissements de France où il y avait des mineurs, est passée pour sélectionner tous ceux qui pourraient bénéficier de l'enseignement. Elle allait à Fresnes aussi... il y avait des garçons qui avaient vraiment des qualités exceptionnelles, il y en a un qui est devenu un artiste peintre en renom, sous le nom de Robert FONTA - j'ai été voir une exposition -

J.B.: Donc cette sélection, elle se fait un peu avant votre venue en fait? car elle s'est faite avant le démarrage en 1937?

M.C.: Les garçons qui sont arrivés en janvier 1938, avaient été sélectionnés, mais peut-être en est-il resté quelques-uns de St Maurice du côté agricole, parce qu'il y avait déjà des accrochages avec les ouvriers agricoles qui étaient en place, parce que sans doute PALHES a demandé à les garder.

J.B.: Alors on remette en place les classes, la formation professionnelle et les loisirs aussi, alors qu'est-ce que c'est ces loisirs en 38-39?

M.C.: Les loisirs, alors il y avait du sport notamment, des veillées dans les groupes, bibliothèque, alors ça c'est les techniques d'éducateurs, c'était disons la forme scout...

J.B.: L'influence scouts est importante à St Hilaire notamment, l'était-elle aussi à St Maurice?

M.C.: Non, parce qu'on a donné la primauté à l'enseignement professionnel, c'est à-dire qu'il y a beaucoup de garçons, des garçons qui "étaient très accrochés" dis-je à leur formation professionnelle on peut le dire, au moment de la veillée ils se mandaient à l'éducateur à aller dans la chambre de l'éducateur pour travailler.. alors j'ai vu de ces garçons qu'on était obligé de sortir de force, parce que ça va avec l'individualisation - quand vous donnez à un garçon la possibilité d'aller selon son système et puis de rattraper en quelque sorte le temps perdu, il accroit quand il veut - autrement dit, en général, quand les garçons ont des qualités, ils vont passer à l'acte.

M.C. : J'ai été nommé directeur ~~de~~ en avril 1944

J.B. : HOURCQ s'en va?

M.C. : Il part pour le premier avril 1944 et je le remplace . C'est pour une période de la relance si j'ose dire, il n'y a eu rien d'autre Ah! si, il y a eu l'éducation physique, les sports, HOURCQ était un sportif, il s'est occupé toute sa vie des associations dans les pays où il passait: lutte, athlétisme, foot etc...

J.B. : Qu'avait-il comme formation?

M.C. : C'est un garçon qui a eu le brevet et qui ensuite s'était engagé dans la marine, et là, continuant sa formation il était devenu quartier maître avec spécialité... très intéressé par la mécanique... autrement dit, il y avait pour lui deux pôles d'attraction, si je peux dire, il y avait tous les terrains de sports dans les lieux de sport, et les ateliers de fer.

J.B. : Pourquoi on a fait appel à lui en 1938, car c'est un fonctionnaire administratif en fait?

M.C. : Oui mais on a déjà fait appel à lui pour des histoires à Aniane

J.B. : Mais pourquoi: c'est une forte personnalité, c'est un homme qui a des idées

M.C. : Les garçons l'appelaient "Fantomas"

J.B. : J'ai lu dans un livre publié en 1945 sur les internats de rééducation, par un jésuite pédagogue REY-HERME, une évocation de St Maurice et une citation de HOURCQ qui disait à peu près: Il faut pour les jeunes de la justice trouver les pédagogies les plus proches de celles que l'on emploie pour les enfants normaux" HOURCQ était allé chez l'abbé PLAQUEVENT.

J.B. : Ah! l'abbé PLAQUEVENT qui a ouvert l'école de Toulouse en 1942...

M.C. : Oui, moi je suis allé avec LEBOEUF à l'institut de psychopédagogie de Lyon c'était vraiment quelque chose, non pas seulement sur le plan technique, c'était quelque chose d'intéressant

J.B. : Est-ce que pendant cette période, c'est-à-dire la période 38-39, il y a de relations étroites entre St Maurice et St Hilaire, ces deux institutions qui essaient de changer.

M.C. : Du tout

J.B. : Vous ne rencontrez pas DHALLENE?

M.C. : Je ne l'ai vu que lors du stage à Lyon en 43 à l'institut de psychopédagogie

DHALLENE a été le reformateur de l'IPES de St Hilaire en 1938. Il avait des liens avec le nazisme

cassette n°1 - 2ème face

J.B.: Pas de rencontre avec St Hilaire et DHALLENNE avant la guerre? et ce stage de Lyon, il réunit qui/ les gens du public, du privé?

M.C.: Du public il y en a très peu: 5 représentants ES, les autres des petites filles qui font du scoutisme, des cheftaines, des types qui ont des centres de jeunesse.

J.B.: Par contre vous n'êtes pas allé à la session de Clermont-Ferrand en novembre 43, mis en place par LUTZ.

M.C.: Non...

J.B.: Arrive la période de la guerre, qu'est-ce qui va se passer pour St Maurice? vous allez être prisonnier longtemps. Qu'est-ce qui se passe avant que vous reveniez?

M.C.: Reste en place HOURCQ, du côté administratif à peu près complet...

J.B.: A cette époque-là, en 1940, il y a un grand retour en arrière; on abandonne la différenciation au niveau des fonctions, vous vous souvenez qu'en 1938 il n'y avait plus de barrilère comme entre le personnel éducatif et le personnel administratif. Et en 1940 Vichy revient au système antérieur et les institutions vont être inondées par le nombre de gamins en cavale au moment de l'exode etc... il va y avoir une grande révolte à St Hilaire le 18 juin 1940, révolte qui fera même des morts, la troupe devra intervenir, le 18 juin 1940 pas n'importe quel mois de juin. Y a t-il eu des problèmes de même type à St Maurice?

M.C.: Non, à mon avis il n'y a pas eu de problèmes, d'abord parce que HOURCQ est resté, parce qu'il a récupéré...

J.B.: Vous, vous être prisonnier par contre?

M.C.: Je fais l'Alsace jusqu'au 22 juin, le 22 juin fait prisonnier et je m'en vais en Prusse Orientale sur les bords du Niemen jusqu'au début août 41 - j'ai dû partir fin juillet mais ça a été long mon voyage de retour.

J.B.: Donc vous revenez à St Maurice en avril 41

M.C.: Alors là, il y a quelque chose à noter pour St Maurice, il y a eu une première période où l'effectif, à mon avis, baisse énormément, à la suite de fugues, d'engagements, au début de la guerre - dès 39-40 - je suis venu deux fois en permission avant d'être fait prisonnier, je ne m'occupais pas tellement de ce qui se faisait à St Maurice, mais apparemment il n'y avait aucune difficulté sinon que l'effectif avait baissé, l'effectif du personnel aussi, ça se passait apparemment bien avec... enseignement professionnel... vous trouverez les résultats du CAP, toutes les années sont notées, vous verrez qu'il y a, pendant l'occupation,

une activité de formation professionnelle et puis la préparation à l'engagement, la préparation - même des fois lorsque je suis venu dans l'année - je ne sais pas comment ça s'appelle, la première année cela se passait comme dans le reste de la France...

J.B.: En zone libre alors?

M.C.: Oui, en zone libre - A l'avance allemande, St Maurice a été évacué sur Ani

J.B.: Il y a eu évacuation de St Maurice sur Aniane donc en juin 40 et St Maurice revient quand?

M.C.: Après mon arrivée.

J.B.: Donc une année après

M.C.: Ma femme est partie avec les gosses, elle est revenue avant les garçons, et sont revenus après moi, quelques jours après, dans le mois d'août 41. Vraisemblablement on m'attendait pour cela. Mr HOURCQ a été président de la délégation spéciale, c'est-à-dire, il faisait fonction de maire de Lamotte Beuvron

J.B.: Oui c'était les maires nommés par le Gouvernement

M.C.: Si bien que moi j'étais très autonome.

J.B.: Oui, vous êtes le patron, en même temps, dans la mesure où vos liens avec l'A.C. sont très lâches, il n'y en a quasiment plus. COSTA dit en 45, s'il n'y avait pas eu ces quelques directeurs qui, comme vous, étaient là, qui ont fonctionné dans une autonomie totale, c'en était fait de l'ES

M.C.: COSTA UN SPÉCIALISTE DE LA Cour des comptes il disait: votre situation c'est une question de fait, mais il ne faut plus continuer.

J.B.: Mais à cette époque, en 1941 elle était où l'A.C.?: elle était à Vichy, ou elle était à Paris?

M.C.: Eh bien, il y en a une partie à Vichy...

J.B.: A l'époque il n'y a pas encore la sous-direction de l'ES, elle va arriver en 42-43, quand CECCALDI va devenir sous-directeur de l'ES à l'intérieur de l'AI c'est 42-43

M.C.: C'est quelque chose qu'on n'a pas vécu. D'ailleurs à un certain moment ça m'étonne, dans votre travail vous parlez justement des fonctions de CECCALDI, disons il a été suffisamment adroit pour ne pas se mouiller.

J.B.: Oui, tout à fait, mais il a tout de même cette fonction-là officiellement.

M.C.: Il y avait à la Pénitencière deux fonctionnaires, il y avait le chef du personnel et son adjoint qui alors étaient des types extraordinaires: par ex.:

moi, j'ai eu des éducateurs qui étaient ramassés par les allemands, qui s'évadaient je les envoyais chez eux, ils avaient toute de suite une fonction...

J.B.: On dit la même chose du rôle de CECCALDI, ce sont des éducateurs qui ont échappé au STO, qui m'ont dit: il y avait une espèce de bouche à oreille qui se faisait on disait: allez voir CECCALDI à l'ES, et il va vous faire entrer comme moniteurs ou moniteur-éducateur dans les maisons de l'ES, et c'est comme ça que beaucoup sont allés à St Hilaire, d'autres à St Maurice et d'autres dans les centres d'accueil de la région parisienne...

M.C.: Les nominations ce n'est pas CECCALDI qui les signait, c'était ou le chef du personnel, dont j'ai oublié le nom, - je lui dois pourtant mon avancement sous Vichy - je lui dois aussi autre chose de plus extraordinaire, c'est la nomination de Mr ROUAULT, le chef des travaux, comme fonctionnaire, alors qu'à son dossier il était mentionné qu'il était Franc-maçon.

J.B.: Donc on favorise l'emploi des STO et St Maurice recevra beaucoup d'éducateurs qui ont échappé au STO, vous dites qu'il y a PELGRIMS?

M.C.: Oui, notamment les gens du pays ou alors les gens qui étaient envoyés par Marseille et Savigny... Voyez-vous la période que j'ai vécue sous l'occupation comme directeur, c'est-à-dire du 1er avril 1944 à la Libération, c'est-à-dire où je n'ai pas l'impression d'avoir manqué de personnel... même je pourrais dire dans l'ensemble de qualité et faisant son boulot, c'était peut-être assez facile, il n'y avait vraiment que les tordus chez les garçons qui s'évadaient ou qui entraient dans la résistance, ça leur prenait comme ça... Mais je vous des fois moi aussi je les traitais, parce qu'il y en a qui ont manqué d'être fusillés avec trois évadés que j'avais un jour et en même temps des scouts dont vous avez entendu parler qui se sont fait arrêter à la Ferté Saint Aubin, où il y a un cimetière collectif eux ils avaient des cartes dans les poches avec indication des positions allemandes ils ont tous été fusillés et mes trois gars eux, sont passés au travers parce qu'ils se sont fait interroger tout spécialement par un officier qui parlait parfaitement le français et ils ont dit qu'ils s'étaient évadés d'une maison de correction, et tous les trois, ils ont reçu des coups de baton aux fesses et ils sont partis, et ils se sont engagés dans un maquis à trente kilomètres plus loin...

J.B.: Ces éducateurs qui échappent au STO, que vous avez à St Maurice, ce sont des gens qui viennent d'où?, ce sont des instituteurs?

M.C.: Non ce sont des étudiants, des fils de famille...

J.B.: Des séminaristes non?

M.C.: Non

~~Maurice~~
filaine

J.B.: Parce que JOUBREL qui va à St Maurice, a trouvé des séminaristes, enfin des gens qui étaient en rupture de bans momentanément... JOUBREL est venu vous voir aussi

M.C.: Il est passé avec tous les chefs scouts, ils étaient trois ou quatre.

J.B.: A l'époque effectivement c'était eux qui étaient un peu à l'origine des nouveaux centres d'accueils qui se créaient dans le secteur privé, les trois mouvements du scoutisme étaient très partie prenante.

M.C.: Il n'a pas beaucoup parlé de St Maurice

J.B.: Il en parle bien après la guerre, il y a des articles de JOUBREL sur St Maurice qui sont très élogieux..., juste après la guerre 45-46

M.C.: Ce doit être alors, un peu "cornaqué" par Mr LUTZ

J.B.: Oh, ça c'est possible

M.C.: Oui, parce que JOUBREL... enfin il y avait quelque chose qui ne collait pas entre nous, sa défense des éducateurs homosexuels...

J.B.: Ah! je ne savais pas...

M.C.: Bien entendu je ne me fais aucune illusion, j'ai fait assez de psychologie pratique et même théorique pour savoir qu'il y a des tendances qui sont sublimées même moi par exemple, j'ai passé la vie que j'ai passée de façon idiote, c'est-à-dire à travailler sans arrêt pour des garçons, alors que je ne l'aurais pas fait pour les filles... ça commence à me passer, ... le principal problème qu'il y avait à résoudre à cette époque-là, c'était nourrir les garçons et puis les soigner parce que pour la plupart, ils étaient marqués sur le plan physique.

J.B.: Alors les garçons de la guerre, qui sont-ils?

M.C.: Là il y a de tout, mais je crois que c'est important cette histoire, parce que même pour être tranquille dans un établissement, des gars qui ont crevé de faim en prison et qui arrivent d'ailleurs en présentant un caractère tout à fait particulier, en général, ils sont gonflés, ils ne paraissent pas avoir crevé de faim, alors que dans les quinze jours qui suivent une vie normale avec l'éducation physique le matin, le petit déjeuner etc... j'arrivais à leur donner 600 gr de pain par jour, plus la viande de la ferme, plus etc...

J.B.: C'est un élément très important

M.C.: Très important, il y avait alors à les suivre médicalement, le vieux toubib qui avait été extraordinaire pour ça, et combattre la tuberculose! Ah! il n'avait pas d'antibiotique... était la seule période où j'ai connu St Maurice entrer sept ou huit - enfin ça s'est passé à l'hôpital - sept ou huit décès.

J.B.: De tuberculose?

M.C.: Oui

J.B.: Alors ces gamins, de cette période-là, ils viennent d'où?, ils sortent de prison?

M.C.: On peut dire que la transformation de St Maurice, on la leur doit, le journal a commencé à paraître, bien que, on peut considérer qu'il ne paraîtra réellement qu'en 1945.

J.B.: Oui les premiers numéros que j'ai sont de 1945

M.C.: Oui, mais disons que la "bande" à polycopier a servi avant, et elle a d'autant mieux servi que c'était interdit... de même déjà les garçons faisaient des "conduites", ça c'est vu à cette époque-là.

J.B.: Faisaient des conduites, c'est-à-dire?

M.C.: Remplaçant des éducateurs, ils allaient chercher un garçon ou le conduisait chez les parents, les voyages n'étaient pas faciles à cette époque-là, il y avait des garçons de sortie, alors je dis que l'on doit véritablement la transformation à ces garçons-là, parce qu'il y avait des délinquants, mais assez peu, tous les autres étaient des délinquants occasionnels du fait de l'occupation, du fait du gouvernement de Vichy...

J.B.: Alors quand vous dites du gouvernement de Vichy, c'est-à-dire des jeunes communistes?

M.C.: Oui, oui, ayant distribué des tracts par exemple, faut dire qu'il y avait aussi des juges des enfants qui sautaient sur l'occasion pour mettre les garçons à l'abri, j'ai vu par exemple - je regrette de ne pas avoir gardé de jugement - un garçon qui avait cassé un bureau d'embauche, comme il y en avait en zone occupée, pour lui éviter toute difficulté le juge avait mis comme "attendu" qu'un bureau d'embauche pour l'Allemagne n'a rien de social... ne correspond pas aux besoins du pays, alors confions le garçon pour mesure éducative... et puis vers la fin de la période d'occupation il y a eu le mouvement zazou...

J.B.: Alors le mouvement zazou? Alors ça c'était des jeunes de Paris?

M.C.: Non, Bordeaux, il y avait toute une équipe de Bordeaux, dans l'équipe il y avait le fils d'un dentiste, et ils avaient cambriolé le cabinet du dentiste pour ramasser l'or du père, voyez c'était en pleine "psycho"... Alors c'est ceux-là qu'on trouve par exemple dans les premières manifestations du journal, du sport ils cherchent par tous les moyens à sortir en civil, et avoir une tenue à la dernière mode et lancer la mode dans le pays... alors il y a eu une histoire... il y en a un qui a trouvé le moyen de fabriquer des cravates, parce qu'ils portaient des cravates,

J.B.: Y avait-il des enfants juifs qui vous étaient là aussi adressés par des juges des enfants? Comment ça se passait?

M.C.: Fausse carte d'identité...

J.B.: Alors ils étaient placés pour fausse carte d'identité et c'étaient un moyen de les protéger?

M.C.: Oui jusqu'à 21 ans

J.B.: Et vous n'avez jamais eu par exemple, la visite de la gestapo se doutant d'histoires comme ça?

M.C.: Oh ces épisodes-là, je les ai connus puisque HOURCQ n'était pas là, mais je les ai connus dans une situation bien spéciale: ils venaient se renseigner pour savoir s'il n'y avait pas des jeunes pour le STO. J'avais reçu un garçon de Belle-île qui était tatoué jusqu'au bout des doigts, qui était employé à la cuisine et qui travaillait toujours avec un petit maillot de corps et je lui avait dit - et j'avais dit aussi aux autres cuisiniers que - ah j'ai oublié dans ce que je vous avais dit qu'il avait été condamné par un conseil de guerre allemand de Compiègne.

M.C.: Le jour où je suis revenu de captivité, il y avait dans le même train, ces treize garçons qui venaient de Compiègne, conduits par un éducateur Alsacien, et ils avaient eu de la chance parce qu'ils étaient à la prison de Compiègne, et un officier allemand, sans doute un juriste, a visité la prison et il a dit au surveillant chef, vous avez des jeunes ici en maison d'arrêt, mais en France il n'y a pas d'établissements pour les mettre, alors le surveillant lui a dit: "si, peut-être le plus moderne d'Europe à St Maurice, et le type piqué au vif a dit: "bon, eh bien demain ils partent à St Maurice. Mais il y en avait qui devaient être majeurs, parce que moi je les ai gardé jusqu'à la Libération.

J.B.: Vous les avez gardés de 41 à 44?...

M.C.: Oui, et le jour où ç'a été la libération je les ai envoyés à Paris et puis ils sont passés à l'A.P. où ils n'ont rien trouvé.

M.C.: TRENTIA*, lui les connaissait ceux-là, ils ont d'ailleurs presque tous eu un destin malheureux, ils sont presque tous disparus. Et j'ai eu l'ordre, avant la libération de les renvoyer à Compiègne.

(*) TRENTIA: Elève à St Maurice pendant la guerre. Ensuite cuisinier à l'I.P.E.S.

J.B.: La Pénitenciaire à partir de fin 43 va dépendre du secrétariat au maintien de l'ordre, c'est-à-dire de Darlan?, Est-ce que ça va modifier quelque chose?

M.C.: Avec un milicien sur place

J.B.: Alors racontez-moi ça

M.C.: Un milicien à Orléans était directeur régional de la Pénitenciaire, je ne suis pas allé y mettre les pieds, c'était un ancien commissaire de police. P. CECCALDI (*) l'a amené à St Maurice.

J.B.: Oui alors il est venu à St Maurice.

M.C.: Je l'ai reçu d'abord dans mon bureau, il avait l'insigne de la milice, c'était un jour de CAP je crois et - il venait d'ailleurs pour cela - c'était pour visiter, voir comment ça se passait, je lui ai dit: " on peut un peu voir l'établissement au lieu d'aller voir les ateliers; et il me dit: "s'il y a quelque chose il faut me le dire, alors je lui ai dit:" peut-être votre insigne, vous savez chez les garçons...

J.B.: Donc il n'y a pas eu d'incidence particulière?

M.C.: Pas du tout... Avec la feigendarmerie j'en ai eu

J.B.: Parce qu'ils recherchent les jeunes pour le STO?

M.C.: Le STO ça se passait bien, le garçon avait la consigne de venir dans mon bureau et s'il voyait le type tout tatoué alors c'était fini. Non c'était quand ils faisaient des enquêtes. Ce qui ne leur avait pas plu c'est que j'avais dit que je ne pouvais pas les laisser seul avec le garçon. J'étais tenu de par le règlement d'y assister, alors cela ne leur a pas plu et ils ont emmené le garçon, et comme je lui avais fait la leçon, le garçon s'en est bien tiré, bien qu'il ait passé toute la nuit avec un soldat allemand qui était condamné à mort pour désertion.

J.B.: En général c'était des gamins qui avaient été pris pour des distributions de tracts ou des histoires comme ça?

M.C.: Non, celui-là était dans une histoire de marché noir.... Alors il faut peut être aussi parler de l'effectif à cette période-là. Effectif très important obligatoirement parce que je m'arrangeais - c'est-à-dire j'ai ouvert ce qu'on appelait "la super mérite", c'était un pavillon éloigné de l'établissement....

J.B.: Ah oui, le groupe "super mérite", le plus haut du système progressif.

M.C.: Ils étaient seuls d'ailleurs

κ

(*) P. CECCALDI était en 1943 s/directeur de l'Education Surveillée à la Pénitenciaire, kl ser aplus tard directeur de l'Education Surveillée.

J.B.: C'était quelle période?

M.C.: Fin 44

J.B.: Est-ce que c'est cela que vous appelez la République de St Maurice?

M.C.: Je vous passerai, vous verrez les documents. C'était la "République de St Maurice".

J.B.: Alors le super mérite?

M.C.: L'effectif était très important, pour les sortir de prison, il y avait toutes les places occupés, c'est-à-dire, j'arrivais à cette époque-là avec un effectif de 240 et plus une centaine de placée dans les familles... Alors là bien entendu au point de vue, disons alimentaire, pas de problèmes, parce qu'il y avait beaucoup de fermes en Sologne à l'époque ..

J.B.: Et il y a une bonne relation avec l'environnement de l'institution?

M.C.: C'est venu juste aussi avec l'occupation, c'est devenu très positif peu à peu, après avoir démarré difficilement vers 37-38-39, et puis il y a eu la présence de ces garçons qui ne se prenaient pas du tout pour des délinquants, les mouvements zazous, les condamnés par le conseil de guerre etc... certains se sont mariés sur place... même le foot-ball, bien que, bien entendu, la règle c'était de battre La Motte Beuvron...

J.B.: Et votre réseau de placement familial, c'était facile à trouver, ces familles d'accueil avec lesquelles vous...?

M.C.: Oui c'était facile, j'avais d'ailleurs le toubib qui m'aidait beaucoup, parce que lui les connaissait toutes ces familles, et puis il y avait le fait qu'à cette époque-là, même en Sologne, la culture était poussée au maximum, alors il y avait beaucoup de main d'oeuvre, alors il y avait aussi, bien entendu, les contacts avec le maquis, parce que c'est une période tout à fait spéciale

J.B.: Les contacts avec le maquis?

M.C.: Je n'ai pas eu de difficultés moi, je n'ai eu qu'une fois un garçon qui s'est évadé, c'était un tordeur qui est allé dans le maquis, il tirait à droite et à gauche, ils se sont empressés de me le ramener... ça aurait pu mal tourner mais ça a bien tourné. A un certain moment le maquis des FTP ont attaqué une colonne allemande qui se repliait au moment du 30 juin 44 - par-là - il y a eu un jeune lamottois tué et il y a un FTP, un jeune, qui est venu se réfugier à St Maurice - tout le monde était paniqué - et c'est moi qui l'ai habillé en ouvrier, en civil avec des bleus etc... et je l'ai mis à la scierie, et puis il est parti - et les garçons m'ont dit: "il y a un arrivant qui veut travailler avec vous - il y en a un qui m'a pris à part et qui m'a dit: "oui il a une chemise kaki..." j'ai eu un contact avec lui depuis.

J.B.: A la libération dans le fond quelques gamins se sont retrouvés plus ou moins dans les rangs des FFI..., mais peut-être un peu avec votre connivence?

M.C.: J'en ai eu un qui s'est fait tuer à Lorient... par un allemand... En tous les cas ce quand ils étaient arrêtés par la gestapo ou la milice et que j'allais les chercher, je me montrais d'une sévérité exemplaire. être reçu avec une mitraillette sur le ventre, ce n'est pas tellement intéressant. A l'A.P. c'était le règlement aussi, lorsqu'il y a eu en 44...

J.B.: Et là encore pendant toute cette période, l'A.P. est très lointaine, on n'en entend quasiment pas parler, vous fonctionnez en autonomie totale! budgétairement comment ça se passe?

M.C.: Alors je n'est vraiment aucun maître...

J.B.: L'institution vit avec ses propres ressources?

M.C.: Il faut bien payer les employés, apparemment je n'ai jamais connu aucune difficulté.

J.B.: Non ce n'est pas un problème?

M.C.: Non, non, bien entendu, comme disait M. COSTA (*) , gestion de fait j'en ai fait sans arrêt, obligatoirement - par ex. nous étions les seuls à avoir un troupeau de moutons solognots dans le coin, tous les paysans ont voulu relancer ça, les moutons solognots ont la particularité de vivre dans les bruyères et de s'engraisser avec la graine de bruyère, alors moi je leur passais des géniteurs en accord avec le service agricole bien entendu, et ils me donnaient le double ou le triple de viande de boucherie.

J.B.: Est-ce que vous avez des rapports avec le secteur privé qui se met en place: "Ker goat" par exemple?

M.C.: Pas du tout

J.B.: Vous ne connaissiez pas?

M.C.: Si, j'ai entendu parler de "Ker goat" et puis de son directeur de l'époque... Il paraît qu'ils ont construit des choses formidables.

J'ai du avoir quelques garçons qui étaient passés à Ker goat. Etant donné que je n'étais pas difficile en ce qu concerne les affectations, mais je n'ai pas eu tellement de renseignements, en tous les cas je ne les ai pas connus, j'en ai entendu parler, c'est tout.

(*) J-L. COSTA: Le premier directeur de l'Education Surveillée en novembre 1945

J.B.: Tout à l'heure vous évoquiez pendant cette époque-là la construction du "groupe super mérite", alors il apparaît pendant la guerre ce groupe? Alors qu'est ce que c'est, quel est le régime du groupe "S.M."?

M.C.: Ce sont des garçons qui sont en liberté et qui viennent, soit suivre les cours soit prendre part aux repas, ou qui travaillent à l'extérieur...

J.B.: Mais ils vivent tout de même dans le centre, dans un groupe autonome?

M.C.: Oui, mais un groupe qui est éloigné de 4 ou 500 mètres de l'ensemble des bâtiments - enfin des groupes - et ça, ça a été construit par eux-mêmes, dessiné au bureau de dessin et construit par eux, et avec les moyens du bord, et alors ce sont les premiers qui ont lancé ça parce qu'ils étaient autonomes, ils ont fabriqué leurs meubles dans les ateliers et le premier qui a été responsable c'est un nommé "Boileau" qui venait de Bordeaux. Un des zazous.

J.B.: Un des zazous? et dans ce groupe du "Super Mérité", on y trouve aussi bien le petit délinquant...pour y accéder qu'est-ce qu'il faut faire?

M.C.: Simplement s'être montré bon camarade et avoir travaillé... peut-être une personnalité déjà affirmée.

J.B.: Et d'avoir de bons résultats professionnels?

M.C.: Oh ça c'est ... Il y en a qui étaient de pauvres types qui sont arrivés là; si on parle des faits, on aurait dit que j'étais un peu acrobate, il y en a un qui était par exemple parricide, un débillard qui vivait là, qui allait travailler à la ferme etc..., ça allait très bien, un type renfermé ne disant pas grand'chose et le jour où je me suis aperçu que vraiment ça ne tournait pas rond, il y avait eu un incendie important sur Chambord, et quand il y a eu cette lumière dans la nuit eh bien il est parti pour aller à Chambord à pied... mais il est revenu, il n'a pas pu aller jusqu'à l'incendie; autre chose, pour vous dire c'était un type qui était quand même à la limite... Une fois je leur dis: "ceux qui veulent venir à la baignade, je les emmène en ville, on ira voir le grand bassin, à La Motte il y a un canal construit en 1848 par les ateliers nationaux, il y avait un immense bassin de deux cent mètres sur cinquante, ceux qui veulent venir, allez" - les gars se mettent en caleçons, sautent à l'eau, Le Navez, il s'appelait le gars en question, alors le type saute à l'eau et quelle était ma surprise, il ne savait pas

nager... alors je suis allé le chercher, il m'a dit après: "vous étiez-là!..

J.B.: C'est ça la confiance... oui mais ce groupe "Super Mérite" il n'y a pas de risque que cela devienne un petit peu les caïds de la maison?

M.C.: eh bien le caïdat, vraiment je n'ai pas connu.

J.B.: peut-être parce que c'était vous le caïd?

M.C.: Oui peut-être, en tous les cas je peux dire, oui il y en avait de cette étoffe là, un notamment qui a été très...

cassette n°2 - face 1

M.C.: oui il y a des choses que j'avais manquées notamment: les tickets de pain.

J.B.: les tickets de pain? c'est le problème de la République?

M.C.: Les garçons recevaient beaucoup de tickets de pain et des faux en particulier alors il avait été convenu avec les garçons que je ne me mêlerais pas de ça, et notamment Le Ballot était un peu le manitou là dedans, il explique aux garçons que: voilà on met tout les tickets de pain ensemble, mais que ceux qui ne voulaient pas, ça ne faisait rien, presque tous marchaient, ils touchaient tous les numéros, au lieu de toucher 300 grs, ils touchaient 600 grs de pain Le garçon était indépendant et qui disait: non moi je garde mes tickets de pain - alors il était convenu qu'il allait voir le avec ses tickets de pain, moi je l'emmenais en ville, il achetait son pain, je lui payais son pain et il revenait avec deux, trois, quatre kilos de pain et après il se posait le problème, il était bien obligé de partager... c'était entré dans les moeurs: Le contact avec la pénitencière? J'ai vu une fois Mr CECCALDI quand il est venu amener le directeur milicien, je me suis amusé parce que c'était - après ou peu de temps avant le débarquement - en tous cas on a déjeuné face à la gare chez les soeurs Tatins, le milicien en question a dit que très certainement il finirait au poteau et CECCALDI s'évertuait à lui démontrer que ce n'était pas vrai, et là moi, je restais au bout de ma table.

J.B.: A cette époque-là est-ce que vous rencontrez LUTZ?

M.C.: Oui, LUTZ j'ai l'impression qu'il venait à Vichy...

J.B.: Il était déjà inspecteur?

M.C.: Oui Il venait voir ce qui se passait. Il aimait beaucoup parler Alsacien avec ses compatriotes... j'ai toujours eu des relations normales avec lui, plus qu'avec CECCALDI.

J.B.: BANCAL, il venait aussi?

M.C.: Il y a eu BANCALoui, j'ai eu BAKES et j'ai eu PINATEL, vous avez vu son rapport sur St Maurice?

J.B.: J'ai un rapport qui n'est pas signé, il est signé contrôleur général de l'administration, c'est PINATEL? C'est un rapport de septembre 1944...

M.C.: Oui, il est venu...

J.B.: C'est un rapport très élogieux...

M.C.: Oui, Mr COSTA me l'a fait lire...

il a bondi quelquefois, notamment quand il a trouvé - parce qu'il a regardé dans les tables de nuit, dans un tiroir il a trouvé des lames de rasoir - je lui ai dit: "je pense que cela deviendrait dangereux si on leur interdisait.. ici il y en a qui se rasent! il y en a qui n'ont pas de barbe et qui se rasent aussi et il m'a dit comment! J'ai dit: "c'est tout naturel, mais je n'ai pas souffert de cela parce qu'à douze ans j'avais déjà de la barbe. Il avait trouvé aussi deux paquets de tabac et de l'argent, alors il dit mais qu'est-ce que vous faites?... Je me suis dit rien, quand je vois un oeil au beurre noir j'essaie de savoir comment ça c'est passé et pourquoi, je dis au garçon: ça pourrait être une feuille morte qui vous est tombée sur l'oeil... il était avec un élève inspecteur cette fois-là, Mr COSTA était fou furieux. Ah, il y avait eu un accrochage, mais ça c'est pour la petite histoire... J'avais eu un accrochage avec Mr en septembre 44

J.B.: Son nom n'est pas PINATEL? rapport du 23 septembre 1944, signé contrôleur général des services de l'ES, mais il n'y a pas de nom! et ça commence par: "La maison d'éducation surveillée de Saint Maurice, se place nettement en tête de tous les établissements publics de rééducation, son fonctionnement pourrait être, dans un avenir très proche, soumis à la nouvelle réglementation mise au point par notre A.C.", donc c'est quelqu'un qui n'est pas de l'ES, il dit "notre A.C.", mais ce n'est pas signé.

M.C.: Oui, il était à l'Intérieur... vous le comprenez, Mr COSTA a réagi!

J.B.: Le rapport disait aussi: Mr COURTOIS est un très bon directeur qui connaît individuellement chaque garçon, c'est un homme très ferme qui sait faire preuve de discernement, mais il manque de souplesse avec son personnel"...

M.C.: Il y a eu un incident lorsque j'ai remplacé le directeur, autrement dit mes collègues - ceux avec qui je travaillais - ont cru que j'allais garder la même attitude que lui après.

- J.B.: Avez-vous eu BANCAL en inspection? Il avait écrit pendant la guerre un essai sur l'enfance délinquante, qui doit paraître en 42-43, et après la guerre il a écrit sur les maisons de l'ES.
- M.C.: C'est un grand bonhomme BANCAL, un grand bonhomme enfin physiquement, pas antipathique... Non non, PINATEL est venu en 49
- J.B.: Oui c'est beaucoup plus tard, on n'a pas tous les rapports. et vous avez eu MICHARD en 47. Il y a un rapport MICHARD sur St Maurice en 47, qui a fait un rapport sur la classe, qui était plus spécialisé.
- M.C.: C'était pas brillant à cette époque-là, après c'était mieux. Oui je me souviens de lui, je me souviens qu'il m'avait fait une remarque qui m'avait un peu... il était avec moi au bureau, on parlait bien entendu, on se connaissait suffisamment puisque je l'avais eu comme inspecteur d'académie.
- J.B.: Oui, en Loir et Cher, et c'est là que vous me parlerez tout à l'heure de Mme DELAUNAY
- M.C.: Comment vous savez ça?
- J.B.: Oh, Mme DELAUNAY a été député à l'Assemblée Constituante et c'est Mme DELAUNAY qui, devant le Parlement fin 44, va défendre le projet de loi concernant l'ordonnance de 45, et puis la création de l'ES, et on est même allé voir Mme DELAUNAY à Bordeaux où elle vit toujours avec son mari qui a terminé comme Préfet régional de Bordeaux il y a une dizaine d'années. Mme DELAUNAY, nous a parlé effectivement de la rencontre qu'elle a fait avec vous, avec Saint Maurice;
- M.C.: Je l'ai même conduite à l'Assemblée Nationale en voiture, avec comme conducteur justement un ancien condamné par les allemands; on est tombé en panne au retour, c'était sans doute des histoires "zozo", et le gars qui était un mariolle, il avait simplement une douille, un fil, des pinces et une ampoule et il branchait ça sur la batterie et il pouvait faire son travail... "elle était suffoquée" - on l'a reconduite à Blois d'ailleurs...
- J.B.: Est-ce qu'on pourrait parler un peu de la République de St Maurice qui apparaît à cette époque-là. Qu'est-ce que vous pouvez me dire de la République?
- M.C.: Alors ça, je ne sais pas si j'ai des choses à vous donner, vous verrez...
- J.B.: Composition: conseil représentatif de la République des élèves de l'école professionnelle de St Maurice 1945.
(Monsieur COURTOIS me montre des photos).
- M.C.: Voici des photos que vous n'avez peut-être pas, et si vous retrouvez la photo de ma classe à St Hilaire.

J.B.: Je vais essayer de la rechercher dans l'album de MANUEL sur St Hilaire que nous avons à Vaucresson

M.C.: Tableau avec une carte de France.

M.C.: Ça c'est une partie de basket ball à Belle-Ile - mais ça c'est St Maurice... mais ça c'est Belle-Ile en 1931...

ça doit être l'écriture de FLEURY, que j'ai eu comme ancien directeur à Poiss qui était un ancien ingénieur de l'enseignement professionnel à Aniane, après avoir été officier de marine...

J.B.: ça c'est St Hilaire à l'époque où vous y étiez vous?

M.C.: Non avant, dans les années qui on précé ... 35 - 36

J.B.: Il y a un lien entre la République de St Maurice et "Espère"? "Espère" naît à l'intérieur de la République?

M.C.: Non "Espère" est arrivé avant - Espère, il est intéressant de dire que l'idée est venue en fait, avec les premiers éducateurs, et ils avaient fait imprimer - avant que j'arrive à St Maurice - les couvertures du journal "Espère", et puis ça n'a jamais été lancé.

J.B.: Quand vous dites les premiers éducateurs, lesquels, ceux de 37-38?

M.C.: Oui, vraisemblablement l'idée venait de Belgique - ils rapportent cela de Mol

J.B.: Mais en fait les premiers numéros sortent quand?

M.C.: Les premiers numéros sortent à la fin de l'occupation.

J.B.: A Vaucresson, il y a la collection complète d'"Espère", mais elle commence vers 45. Alors que les premiers numéros datent de 44?

M.C.: Ceux-là n'ont pas été conservés... officialisation en 45... tenez cela, je vous en mets une série.

J.B.: Ce sont les sessions de la République d'enfants - je note "Sessions de la République de St Maurice".

M.C.: Mme DELAUNAY, elle avait été étonnée par "Session de la République de St Mauri puis elle avait aussi bien entendu, en arrivant dans le département, l'attitude de que j'avais eu pendant toute l'occupation, par ex. quand Mr HOURQ est part elle était venue me trouver en me disant : " il faut faire attention, vous avez un mauvais dossier à la Préfecture". Alors après la libération...

J.B.: Votre mauvais dossier était devenu un bon dossier.

- M.C.: Je lui ai dit "maintenant j'ai un bon dossier à la préfecture... elle m'est tombée sur le paletot un jour sans avertir, sans doute "cornaquée" un peu par MICHARD; Mr MICHARD à ce moment-là devait essayer de se sortir d'un mauvais pas.
- J.B.: C'est-à-dire, il était inspecteur pendant la guerre
- M.C.: Il avait été nommé inspecteur d'académie sans avoir, disons la formation, ni les titres. Ce qui a permis à LEBOEUF (*) de passer son C.A.E.A. et MICHARD a appris que St Maurice existait parce qu'un beau jour s'est présenté un monsieur qui boitait: c'était LEBOEUF qui lui disait: "j'ai une convocation, je dois aujourd'hui subir une épreuve écrite pour le CAEA (**), Mr MICHARD a dit: "personne ne m'a rien dit, attendez-moi.
LEBOEUF était allé le trouver chez lui, car il n'avait trouvé personne à l'inspection. Ils sont allés au bureau, ils ont trouvé le papier, MICHARD lui a dit: "installez-vous, vous avez quatre heures ou six heures, je ne sais plus, et c'est comme ça qu'il a connu St Maurice, au travers du premier écrit de LEBOEUF. C'était très amusant, car il a eu comme question: "le traitement du bégaiement chez le scolaire". Or on s'était amusé pendant des mois - on peut dire qu'on s'était amusé à à traiter un bègue.
- M.C.: On a vu un garçon qui s'appelait VOURCHES qui bégayait et on était arrivé à le faire chanter. LEBOEUF qui était un type plein d'humour et intelligent, avait trouvé que c'était avec le plain chant grégorien que cela réussissait le mieux, alors il avait passé du temps à construire des phrases utilitaires: Mr l'éducateur, puis-je aller aux WC" etc... et alors il s'amenait devant son éducateur et il chantait en plain chant.
ALORS LEBOEUF a fait une copie qui était assez extraordinaire . Bien entendu il y avait une part de réalité - essayer que le gars puisse se passer de son bégaiement, savoir qu'il pouvait ne pas bégayer, des exercices respiratoires.
- J.B.: Alors c'est comme ça que MICHARD découvre l'E.S. au travers de cette copie.
Il vient alors à St Maurice?
- M.C.: Il vient faire une visite avec l'inspecteur primaire de Romorantin et c'est son premier contact avec l'ES, après LEBOEUF - LEBOEUF qui a réussi d'ailleurs son examen parce qu'à Paris sa copie a eu un succès extraordinaire et pour l'oral, ils étaient toute une équipe à l'attendre, de gens qui voulaient savoir quelles étaient ses expériences...

(*) LEBOEUF: moniteur éducateur à Saint Maurice

(**) CAEA: Certificat d'Aptitude à l'Enseignement des Arriérés

J.B.: Le territoire est libéré, l'ordonnance du 2 février 45 est votée, mais c'est vrai que l'ES ne va pas naître tout de suite, puisqu'elle n'apparaît que le premier directeur, Mr COSTA, ne sera nommé que le premier décembre... Pendant cette période intermédiaire, est-ce qu'il y a des choses qui se modifient ou non?

M.C.: Avant j'entends parler d'autres directeurs possibles...

J.B.: Quels sont les noms que vous avez, parce que j'en ai quelques-uns, on va voir si ce sont les mêmes

M.C.: Il y en a un qui vient de Saumur: MENANT

J.B.: MENANT, le pharmacien député, on parle de MENANT effectivement

M.C. A ce moment-là, je suis contacté aussi pour devenir inspecteur de l'ES. Je ne sais pas par quel biais, mais je ne suis pas chaud pour quitter St Maurice.

J.B.: Alors que l'ES est toujours dans la pénitencière?

J.B.: Dans les gens qui se vaient être directeurs de l'ES, il y avait MENANT, est-ce que vous avez entendu parler d'Hélène CAMPINCHAI?

M.C.: C'était après

J.B.: Avez-vous entendu parler d'Antoine PINAY pour le poste? ou parle-t-on surtout de MENANT?

M.C.: Oui, MENANT était un peu centré sur St Hilaire; ce n'était pas un herboriste ce type-là?

J.B.: Parce qu'il existait déjà du temps où j'étais là-bas, dans le coin.

J.B.: Oui mais MENANT, on en parle déjà en 1935, quand commencent à se multiplier les "comités de défense pour les enfants de justice", c'est un homme qui s'est intéressé à ces problèmes au moment des campagnes de presse. Mais ce que l'on dit, c'est qu'il n'est pas retenu en 1945 parce qu'il est M.R.P. - et vous savez qu'à l'époque, c'est la période du tri-partisme - le garde des Sceaux TEITGEN étant MRP, on souhaite nommer un SFIO, ce sera COSTA qui connaît TEITGEN, ils ont été dans des réseaux de résistance voisins

M.C.: Et alors c'est amusant, il a été préfet de la Sarthe, son département d'origine. C'est ça il était commissaire de la République de la Sarthe et il connaît parfaitement PINEAU, Christian PINEAU, le ministre dont j'ai eu le fils comme élève

J.B.: A St Maurice?

M.C.: Oui et Christian PINEAU aurait dit à Mr COSTA que vraiment c'était sa grande

chance d'avoir trouvé pour son fils St Maurice, et vous savez ce qu'il fait le fils Jean PINEAU?, il est accessoiristes à la télé...

C'était un pauvre garçon à qui on a voulu faire faire des études et ça ne collait pas, ça a provoqué des réactions, en plus de cela il avait une mère impossible, et l'atelier ça a été une révélation pour lui, moi étant originaire du Mans, je savais que son grand père avait été un des premiers constructeurs de moteurs à essence au Mans... et Mr PINEAU - je dois dire, je l'ai déjà dit bien des fois, bien que ministre, c'est un monsieur qui m'a mis à l'aise vraiment. La première fois qu'il est venu... "qu'est-ce qu'il fait mon fils? etc, "il est occupé, je dis, d'ailleurs je vais vous l'envoyer chercher", je lui ai dit "si vous voulez l'emmener déjeuner en ville". "Ah, il me dit, il n'en n'est pas question, si ce n'est pas la règle", je lui dis "c'est la règle, si les parents n'ont pas les moyens ils peuvent manger avec leur garçon dans la salle à manger des éducateurs, alors il dit "dans ce cas je l'emmène, mais alors il avait un dossier, paraît-il explosif, ce brave PINEAU, il était passé par Savigny, il était un peu mythomane, il avait raconté des tas d'histoire à Savigny, il avait régalié les psychos..

J.B.: Est-ce que politiquement PINEAU ça a été un défenseur de l'ES dans sa carrière politique?

M.C.: Il n'a pas eu à se manifester. Il a été au ravitaillement puis aux affaires étrangères.

St Maurice ça l'a épaté, son fils a eu sa chambre à la "Super mérite" au pavillon de semi-liberté, meublé par lui, parce qu'il était devenu ébéniste, en tant que fils de SFIO, mais ça ne prouve rien, il avait réparé une vierge en bois qui était à la chapelle.

J.B.: Il n'y a plus de chapelle, puisqu'elle est devenue salle de cinéma?

M.C.: Oui je sais, ça c'est... c'est un garçon qui ne m'a créé aucune difficulté, il avait des relations difficiles avec les autres.

Il avait un beau portefeuille en cuir, un jour le portefeuille disparaît, il travaillait à la menuiserie, il y avait cet appareil qu'on appelle la "sorbonne" pour faire chauffer la colle. J'ai vu un des garçons qui était près de PINEAU, j'ai regardé la "sorbonne", j'ai vu le portefeuille et je suis parti.

avait été un des premiers constructeurs de moteur à essence au Mans... et Mr PINEAU - je dois dire, je l'ai déjà dit bien des fois, bien que Ministre c'est un monsieur qui m'a mis à l'aise vraiment. La première fois qu'il est venu... "qu'est-ce qu'il fait mon fils"?etc... Il est occupé je dis, d'ailleurs je vais vous l'envoyer chercher; je lui ai dit "si vous voulez l'emmener déjeuner en ville"... "Ah, il me dit il n'en n'est pas question si ce n'est pas la règle"; je lui dis, "c'est la règle, si les parents n'ont pas les moyens, ils peuvent manger avec leur garçon dans la salle à manger des éducateurs, alors il dit "dans ce cas je l'emmène, mais... alors il avait un dossier paraît-il explosif ce brave PINEAU, il avait raconté des tas d'histoires à Savigny, il avait régalé les psychos...

J.B.: Est-ce que politiquement PINEAU ça a été un défenseur de l'ES dans sa carrière politique?

M.C.: Il n'a pas eu à se manifester. Il a été au Ravitaillement puis aux Affaires Etrangères

Saint Maurice ça l'a épaté, son fils a eu sa chambre à la "super mérite" au pavillon de semi liberté, meublée par lui parce qu'il était devenu ébéniste en tant que fils de SFIO, mais ça ne prouve rien, il avait repéré une vierge en bois qui était à la chapelle

J.B.: Il n'y a plus de chapelle, puisqu'elle est devenue salle de cinéma?

M.C.: Oui je sais, ça c'est... c'est un garçon qui ne m'a créé aucune difficulté, il n'avait des relations difficiles qu'avec les autres.

Il avait un beau portefeuille en cuir, un jour le portefeuille disparaît, il travaillait à la menuiserie. Il y avait cet appareil qu'on appelle la "Sorbonne" pour faire chauffer la colle; j'ai vu un des garçons qui était à côté de PINEAU, j'ai regardé la "Sorbonne", j'ai vu le portefeuille et je suis parti.

Cassette n°2 - face 2

J.B.: La Direction est créée fin 45, il y a COSTA, il y a LUTZ, il y a MICHARD, il y a CECCALDI et il y a SYNDET, secrétaire du Directeur.

M.C. A mon avis, l'équipe, c'est celle-là... les deux premiers que j'ai vu venir à Saint Maurice, sans doute en décembre, puisqu'ils ont même assisté à la fête donnée par VALLOT et compagnie, il en est question dans le journal.

J.B.: Comment cette nouvelle E.S. se construit avec ce qui existe, St Maurice, St Hilaire, un petit peu St Jodard et les centres d'accueil de la région parisienne qui sont encore très pénitentiaires.

M.C.: Les centre d'accueil? Lesquels?

J.B.: Eh bien Villejuif, Charenton...

M.C.: Ils existent encore?

J.B.: Non, je parle en 45. Ils ont été créés pendant la guerre et puis en dehors de ça, il y a Aniane qui n'est pas réformé du tout et Belle-Ile qui est encore à la Pénitencière, on y reçoit les miliciens m'a-t'on dit.

M.C.: Que j'ai pris après

J.B.: Ah que vous avez pris après, je ne savais pas qu'ils avaient été à St Maurice après?

M.C.: Que voulez-vous, quand ils ont eu des difficultés, où les mettre?

J.B.: Alors c'est vous qui en avez hérité?

M.C.: Alors justement j'ai connu, et c'est difficile hein, j'ai connu des résistants, et des israélites et après quand il y a eu des difficultés à Belle-Ile avec les miliciens, qui étaient - c'est peut être assez choquant ce que je vais dire - assez semblables aux résistants, autrement dit ce n'était pas de vrais délinquants, ils avaient été touchés par une idéologie, embrigadés etc... et j'ai beaucoup plus de difficultés avec eux que sous l'occupation, la grande chance ça a été d'avoir des catégories spéciales et de pouvoir faire quelque chose qu'on n'aurait sans doute jamais réalisé si on n'avait pas vécu cela. Je vous parle des gars comme TRENTIA etc... autrement dit il y a des complicités, de véritables complicités, puisque par ex. quand j'avais un jeune FTP dans la maison, c'était risqué, non seulement ma vie, mais celle des autres, ça n'avait pas d'importance, et ça pouvait se faire... avec les miliciens - la difficulté c'est que "BEIGNET" était farouchement contre, c'est un type d'une gentillesse et d'une droiture remarquable, mais c'était physique chez lui, une répulsion, alors c'était pas commode vous savez, j'en ai reçu une dizaine...

J.B.: Alors ça, je ne le savais pas.

M.C.: Il y en a un qui avait eu les pieds gelés sur le front russe.

J.B.: Alors il y a une phrase où vous dites - je ne sais plus à quel propos - "après l'occupation, il nous a fallu rester complices, trouver d'autres adversaires".

M.C.: Je vais vous dire, c'est la création de la République contre l'A.C.

J.B.: Un mode de fonctionnement autre que le mode administratif.

M.C.: Ce qui m'a permis, vous comprenez ce n'était pas moi qui était en avant, lors des visites la République se manifestait avec des types qui étaient capables j'ai vu, moi, et entendu un président de la République qui s'appelait "DUMUF" je crois, discuter avec le garde des Sceaux de Belgique sur les moyens politiques qu'il fallait utiliser quand on avait des gens à contenter sans les mécontenter... c'était marrant de voir un élève et un garde des Sceaux Belge disant au fond quand je présente quelque chose au Roi, c'est que je suis sûr que je l'obtiens, alors le jeune disait, "c'est comme moi, je vois le directeur de St Maurice, est-ce qu'on pourrait faire ça? on voudrait bien faire ça, et il dit quand j'ai son accord, je lance les gars qui le demandent et il ajoute "je réussis toujours"... Ça je crois que c'est un apprentissage social et puis c'est commencer à donner satisfaction à beaucoup de pulsions. La République ça m'a permis entre autre chose que les gens soient habillés en civil, qu'ils sortent, qu'ils aillent au bal, qu'ils rentrent à deux heures du matin, ça m'a permis tous les matchs, par ex. quand il y avait des matchs de coupe, quand l'équipe a été, disons championne, non seulement du département mais des districts, parce qu'il y avait des membres du personnel qui jouaient ou des anciens, autrement dit cela permettait d'avoir une équipe junior qui était intéressante, qui faisait de grands déplacements, eh bien de déplacer tout l'effectif avec des camions de Fresnes. Puis c'était pour les gars, c'est assez extraordinaire jusqu'à se battre sur la touche lorsqu'ils n'étaient pas d'accord avec les autres spectateurs.

J.B.: Est-ce quelque chose qui s'inscrit tout à fait en contre du climat des autres institutions, ou y a-t-il quelque chose de similaire?

M.C.: Je n'en sais rien.

J.B.: Vous ne savez pas! Il y a bien tout de même des réunions de directeurs d'IP dans les années 1945-1946?

M.C.: Les réunions de directeurs, on y traitait de choses sérieuses, il m'est arrivé quelquefois de vouloir lancer, j'en avais parlé avec BEIGNET, de problèmes différents. Je lance, "je ne sais pas si c'est vrai pour vous, mes chers collègues, mais j'ai souvent eu peur en faisant mon métier", ^{PAYES} "PAYES" se lève et dit : "c'est pour moi que vous dites cela?... Ah ça a été fini, alors quoi c'était lancer une discussion tout à fait autre, c'est vrai j'ai eu peur... je dirais même actuellement avec les fous que j'ai, on peut avoir peur. J'ai reçu des garçons ici, je pouvais avoir peur, non seulement pour moi, mais pour les autres élèves... parce que vous savez il y a des éducateurs qui ne m'ont pas oublié... LUCIANI par ex., qui a travaillé avec DHALLENNE à St Hilaire, là je voulais vous faire voir une lettre de menaces qu'il m'a envo

en disant: quand il a été arrêté, il a pensé que c'était moi qui l'avait fait arrêter...

J.B.: Quand COSTA sort son plan de réforme?

M.C.: Que je n'ai pas vu

J.B.: Il est fait avec les directeurs, ou est-ce quelque chose qui est fait uniquement à la Centrale?

M.C.: En tous les cas c'est pas fait avec moi.

J.B.: Le plan de réforme vous n'y participez pas, alors que c'est tout de même un petit peu l'ES à mettre en place qu'on élabore là dedans... qu'est-ce que c'est qu'une IPES, qu'est-ce que c'est un centre d'observation? qu'est-ce que c'est que la liberté surveillée?... alors vous n'y participez pas?... Apparemment les autres non plus?

M.C.: Non plus... Moi je sais par ex. qu'il m'est arrivé de traiter, enfin devant les collègues, des choses qui me paraissaient intéressantes, les activités qui ont une portée psychothérapeutique, par ex.: la pêche à la ligne; expliquer quelles sont les difficultés des garçons, de leur première enfance, assez comparable, disons impression que l'on sort de l'eau, si on le tient trop longtemps hors de l'eau il claque; et puis de remarquer que les gars prenaient du poisson dans le Beuvron, beaucoup plus que les autres pêcheurs et avec un matériel de fortune, y compris des épingles tordues - alors tout ça avec le symbolique de l'eau, de la rivière, la mer, les difficultés...

J.B.: Et est-ce que ce sont des propos qui passent après les autres?

M.C.: Ils disaient les dingues!..

J.B.: En fait vous êtes le marginal de l'équipe?

M.C.: Et puis je le faisais un peu pour ça, disons pour les choquer, comme la fois où j'avais dit que j'avais peur, je ne savais pas que PAYES réagirait, j'aurais dû le savoir parce que, il y avait toute une histoire... Je suis arrivé sous-directeur à St Maurice et lui était à peu près de mon âge je crois, peut-être un peu plus jeune que moi - vous avez connu PAYES, il était directeur de l'agriculture à St Maurice - hein c'était un type comme ça - Bon moi je l'ai vu, je l'ai fait pleurer, après ce que j'ai dit, c'est comme ça, "je perds un emploi auquel je tenais, je ne suis pas venu ici pour qu'on m'empoisonne, il y a du boulot, vous êtes dans les cordes"... alors forcément il a réagi.

J.B.: Donc en définitive ces réunions de directeurs on ne peut pas dire qu'elles soient le ferment de l'évolution de l'institution?... Ce sont les individus qui font bouger les choses dans leur coin.

M.C.: En plus de ça, il y avait une opposition, je vous dis qu'il n'y avait pas de contacts avec St Hilaire, mais c'est certainement comme ça qu'il fallait faire. D'ailleurs, à mon avis, on ne pouvait pas faire à St Hilaire ce qu'on faisait à St Maurice. DHALLENNE a eu beaucoup de mérite, je l'ai connu lors que j'ai fait ce stage à Lyon, c'était un type qui avait des cordes à son arc, y compris, disons un peu - pas comme un ancien directeur qui a été chanté en montmartois "FLEURY... a été chanté en montmartois et après directeur, mais disons, il se mettait au piano et il participait au truc. St Maurice était vraiment autrement, et puis il y avait quand même l'impulsion de ROUMAJON.

J.B.: Que n'avait pas St Hilaire

M.C. et avec, disons le personnel technique qui était un personnel de valeur, il y a eu malheureusement très longtemps cette opposition entre éducateurs et techniques, et ça a commencé à passer... plus tard... parce qu'on a fait du boulot! Voyez-vous, pour individualiser l'enseignement, on avait créé dans toutes les disciplines des fiches-type de l'enseignement Freinet - je ne sais pas si vous connaissez - alors ça, ce sont les éducateurs qui les ont faites et quand les instructeurs techniques ont vu le travail que faisaient les élèves, ils ont demandé à voir les fiches et chacun a travaillé. Il y a eu une coopération, la première association, disons, entre techniques et éducateurs, ça a été au travers des fiches Freinet... et ça existait pour le français, mais aussi pour les spécialités..... coupure..... appren-tis imprimeurs.. moi je vous imprime tout.

J.B.: Pourquoi il y avait une opposition GILQUIN?, CECCALDI?, c'était sur quoi l'opposition?

M.C.: GILQUIN, c'était un polytechnicien, un peu raide, lui je crois, il devait penser que même à St Maurice il y avait une trop grande autonomie des garçons - il devait dire ça, je ne sais pas si c'était vraiment conscient, je le vois - vous l'avez vu - un type sec ayant des réactions parfois pas très agréables, par contre un travailleur acharné qui a fait beaucoup pour l'ES.

J.B.: Il a eu un rôle important.

GILQUIN: Directeur des Services Techniques du Ministère.

- M.C.: CECCALDI ne pouvait pas le voir - Est-ce que cela remontait à la période de l'occupation, je ne sais pas, parce que GILQUIN est arrivé quand même assez tôt au service technique, quand j'ai débuté à St Hilaire, j'ai vu apparaître les premiers ingénieurs, oui à St Hilaire il y avait les premiers ingénieurs qui commençaient à se montrer en 39-40, "BOURDIEU", ou un nom comme ça, "LEVY" qui était à l'A.C.
- J.B.: Peut-être pour revenir à ce St Maurice de l'immédiat après-guerre, est-ce que pour vous, vous avez l'impression qu'il faut tout de même se distancier du pénitencier, c'est-à-dire qu'il y a encore des choses qui sont proches du pénitencier et qu'il faut petit à petit élaguer, abandonner - par ex. le système progressif - qui était quelque chose de directement hérité du pénitencier. Comment vous allez le transformer?
- M.C.: Je le transforme... il y aura les groupes sans éducateurs.
Il y a cette autonomie qui est très grande, à mon avis d'ailleurs, j'avais quand même une référence très grande..... des stagiaires de l'Education Nationale, des élèves-maîtres.
- J.B.: Alors qui arrivent avec des références différentes...
- M.C.: Qui trouvaient que l'autonomie des garçons était vraiment très grande, ça alors - j'ai connu le milieu pénitencier, j'ai même connu son évolution - il y a eu une évolution, maintenant c'est le grand bazar chez eux, c'est que que chose d'ignoble - vous avez entendu parler du système de parloir actuel de la pénitencier?
- J.B.: Enfin je connais les systèmes tels qu'ils existent en ce moment.
- M.C.: C'est-à-dire libre dans une pièce?
Eh bien il apparaît que ce qu'il se passe est quelque chose d'absolument ignoble, les contacts entre les femmes et les hommes lorsque les enfants sont dans la même pièce...
- J.B.: A quel moment abandonnez-vous le système progressif?
- M.C.: Je pourrais dire que j'ai toujours abandonné quelque chose, parce qu'il n'y a pas seulement l'appréciation de l'adulte, il y a aussi l'appréciation de ceux qui sont là: il y a des garçons qui peuvent échapper à une étude préalable, mais d'autres pas. Voyez-vous ce qui contrarie, à mon avis ce qui supprime même la notion de progressivité, c'est l'individualisation, ça malheureusement l'individualisation c'est impossible à mettre en place parce que c'est ce qui demande le plus de boulot.
- J.B.: C'est le plus difficile, c'est vrai.

M.C.: C'est le plus difficile. Voyez-vous par ex. ici (*) je ne sais pas combien j'ai eu garçons au maximum - seize, dix-sept - et quelques-uns à l'extérieur, eh bien cela ne se posait jamais, c'est un cas qui est pris en charge mais c'est tout, et puis il y a quand même une progressivité dans un sens ou dans un autre qui se réalise en dehors de moi. Je vous cite un exemple: un garçon qui m'a été amené par une assistante sociale qui ne sait pas quoi faire du gars. Le garçon rentre, on l'installe dans la chambre etc... ça va bien... l'A.S.: "je reviendrai te voir demain" etc..., on laisse le gars pour se préparer, il prend le couloir, il saute par la fenêtre, il fout le camp; le lendemain il retrouve son assistante sociale qui lui avait dit qu'elle faisait du judo dans tel club, il n'a pas eu de mal à la retrouver; c'est un gars qui a cassé des bols sur la tête d'un éducateur, et puis un jour - il s'agissait d'organiser son apprentissage en mécanique auto. - je trouve un patron à 100 km - à Grignan exactement - le pays de Mme de Sévigné - et un patron mécano bien marié avec une institutrice, le gars voulait vraiment travailler et ça se voyait... Je le mets en apprentissage, logeant chez une veuve, mangeant chez une autre vieille dame et chez le patron - un an et demi, il passe son CAP et maintenant il est installé, on peut dire que c'est un gars à qui on a donné des avantages, et la progressivité elle s'est faite à l'envers, et pourtant il était avant dans une école tenue par des jésuites où on l'appelait "la terreur". Il est marié maintenant, il a deux gosses, hier soit il m'a téléphoné et il venait ici, le peu de temps qu'il a passé ici, il venait pour voir sa femme etc...

J.B.: Quand je parle de progressivité, c'est que très souvent elle s'articule sur la notion d'amendement. Vous savez, pendant très longtemps, on disait, eh bien voilà quand ils s'amendent on les fait aller vers des styles de vie de plus en plus satisfaisants. Or c'est vrai qu'en même temps la notion d'amendement est une notion tout à fait relative, parce qu'elle est très difficile à percevoir et que parfois elle se confond avec le conformisme social.

cassette n° 3 - Face 1

J.B.: Voilà, alors hier vous m'avez dit à un moment, la "complicité", elle s'exprime par la création de la République de St Maurice contre l'A.C., vous pourriez un peu développer ?

(*) Le moulin de Treigneux - Etablissement créé par l'Association des Anciens de St Maurice et dont R. COURTOIS sera le directeur après sa retraite.

M.C.: C'est-à-dire qu'après avoir vécu, disons une période où j'étais indépendant par rapport à l'AC, je trouvais difficile de demander sans arrêt des autorisations pour faire n'importe quoi et puis surtout ça demandait "rapports", ça demandait un délai, ça ne voulait pas dire que je n'avais pas la confiance de Mr COSTA, mais il n'en est pas moins vrai qu'ils avaient des habitudes, en plus ce que je faisais n'était certainement pas habituel dans l'ES, pensez une remarque que me faisait l'inspecteur général sur la présence de l'argent, du tabac dans les chambres, et puis comme certains garçons venaient me trouver pour me demander des choses, et puis alors l'inspecteur me disait: "Ils viennent vous voir comme ça? - alors que c'était encore le système de l'audience - je répondais "ils viennent jusque chez moi et à tout moment".

J.B.: Oui effectivement c'est un modèle qui est en complète contradiction avec ce qui se faisait ailleurs... En cas d'incident etc... il n'y avait pas une comparution de l'élève devant l'équipe de direction?

M.C.: Non, je recevais les garçons qui voulaient... mais seuls. Quelquefois c'était avec un éducateur chef, mais qui participait..., oui je pense il faudrait que je vois tous ces détails pour bien situer, ce désir que j'avais enfin de m'affranchir un peu de l'AC. Vous trouverez même dans le cahier (*) Mr SYNDET a mis une remarque à la suite d'un accord, par ex.: les garçons me demandaient de préparer pour en ancien, un lit pour un enfant qui allait naître, des choses comme ça, bon alors j'avais donné mon accord, en expliquant, je ne me rappelle plus exactement, comment on réglerait la chose financièrement, parce qu'il y avait des problèmes d'intendance bien sûr, et dans un établissement où il y avait un économe avec son budget, eh bien c'est à la gestion de fait de trouver une solution, et Mr SYNDET avait écrit: "l'AC serait heureuse d'être tenue au courant"...mais alors je pense qu'il y avait déjà assez de pagaille

J.B.: Vous n'étiez pas gestionnaire modèle 1945...

M.C.: Et cependant après les histoires qu'on m'a faites ici, j'ai subi des inspections, j'ai eu un inspecteur général du trésor - du 4 mars au 23 avril..... Tout ce qui est sorti, toutes les justifications que je refuse de donner à l'amicale parce qu'ils cherchent que les choses négatives, enfin je râlais parce que je disais: "Voilà un inspecteur principal du Trésor qui passe un mois ici alors qu'il a tant, sans doute, de millions à ramasser, des gens qui ont fraudé..."

(*) Cahier de la République

J.B.: Il y a une deuxième question alors que je voudrais vous poser, c'est toujours un peu par rapport à notre discussion d'hier, à un moment, lorsque je vous évoque les Sables d'Olonne et les ISES fermés, vous m'avez dit "ce n'était pas à faire".

M.C.: Eh bien, ce n'était pas à faire, parce que d'abord c'était une taule, c'est ce que j'ai vu, et puis à mon avis, ça m'a paru très différent de ce qu'on fait avec Provins et Coulommiers (*) très différent parce que les garçons sortaient de Fresnes.

J.B.: Ceux de Provins et Coulommiers sortaient de Fresnes?

M.C.: Oui, ils sortaient de Fresnes, obligatoirement: on a été contraint de réaliser cette ouverture et de lancer ces deux établissements où il y a pourtant le maximum d'amélioration sur tous les plans.

J.B.: Et vous avez été contraint par qui? par le Garde?

M.C.: par l'effectif.

J.B.: C'est-à-dire qu'il y avait à Fresnes plus de deux cents mômes?

M.C.: Oui, il y en avait 120, 130... alors que ça aurait été bien avec 60, et ça m'a servi au fond ce que j'ai vu d'abord aux Sables d'Olonne, ça m'a servi pour notamment, faire la même chose avec Provins et Coulommiers(**)

J.B.: Alors qu'est-ce que vous avez vu aux Sables d'Olonne?

M.C.: Au fond j'ai vu des gars qui couchaient dans des cellules, qui travaillaient, qui faisaient uniquement des parpaings, il y a eu un essai de travail au tour, j'avais même fourni des tours ancien modèle qui étaient partis là-bas, et ça n'a jamais marché, et puis il y avait un manque total d'adhésion de la part des garçons.

J.B.: C'était vraiment fermé?

M.C.: Non, ils sortaient, et il y eut tout de suite beaucoup d'incidents à l'extérieur, d'ailleurs il y a deux directeurs qui sont passés: "PATURAL, le premier.

J.B.: Oui, je me souviens de PATURAL

M.C.: Que j'avais eu comme élève éducateur et même comme stagiaire, c'était un type qui était valable, mais qui n'avait pas dû lui-même s'adapter à cette forme d'habitat...

(*) Evoque le procès qui l'oppose à l'Amicale des Anciens de St Maurice

(**) Provins et Coulommiers: deux prisons ouvertes par l'ES pour les mineurs en 1970

J.B.: C'était quoi comme bâtiment?

M.C.: C'était une vieille prison cellulaire..., peu de place

J.B.: Combien de jeunes à peu près?

M.C.: Oh, une quinzaine au maximum!

J.B.: Vous avez connu LEPARRE chez les filles?

M.C.: Non, j'en ai entendu parlé beaucoup par MERLE

J.B.: Charlotte MERLE oui.

M.C.: Oui il y a eu ces incidents à l'extérieur aux Sables d'Olonne, mais il y a eu aussi peut-être un milieu qui n'était pas tellement favorable, le milieu pêcheur... alors je suis toujours en correspondance avec un ancien qui est passé là et qui en parle... Puis après PATURAL, il y a eu DEGOU, très peu de temps d'ailleurs, alors il y a eu un essai sous l'impulsion de Mr LUTZ - il y a eu un essai de contrôle psychologique avec APPELLANIZ

J.B.: APPELLANIZ, lui ou elle?

M.C.: Lui

J.B.: Et ça consistait en quoi?

M.C.: Des entretiens

J.B.: Mais ça n'a pas eu de suite

M.C.: Vraisemblablement, parce qu'il devait connaître déjà les garçons qui étaient passés à Fresnes...

J.B.: Et quand a fermé les Sables d'Olonne?

M.C.: Vraisemblablement ça a été sous l'influence de plaintes venant de l'extérieur, parce que les garçons ont commis de nombreux méfaits; d'ailleurs celui qui m'a écrit à la suite d'une fugue, justement des Sables d'Olonne, il a été condamné à 2 ans de prison et maintenant c'est un gars qui va aussi bien que possible

J.B.: Voilà donc une expérience sans suite? A la limite vous préféreriez le quartier des mineurs à Fresnes - la formule quartier des mineurs? :

M.C.: La formule quartier des mineurs de Fresnes c'était pas du tout pour "remettre" des garçons, c'était pour ceux que les juges d'instruction dirigeaient vers J'ai été engueulé par un Garde des Sceaux parce qu'il a trouvé un mineur de 14 ans dans une cellule - il était seul - Oh, le Garde des Sceaux a dû savoir que le mandat de dépôt existait

J.B.: C'est-à-dire le quartier des mineurs, c'était la prison, c'était clair, tandis que les Sables d'Olonne c'était une prison qui ne voulait pas dire son nom.

R.C.: Oh oui, et quand on transférait de Fresnes des garçons à provins ou à Coulommiers, la première chose, ils se trouvaient dans des cellules déjà, les cellules étaient rarement fermées d'ailleurs, vous pensez bien, avec les personnalités qui ont pris la responsabilité de ces deux établissements, il y avait un patron qui était un garçon solide et qui avait choisi les éducateurs...

J.B.: Alors c'était qui ?.... C'était VIBERT?

R.C.: VIBERT oui, et RUELLAN - RUELLAN qui a été remplacé par.....

J.B.: RAFFIN

R.C.: Mais RAFFIN a dû travailler un moment avec lui.

J.B.: Mais ça n'a pas duré très longtemps tout ça?

R.C.: Non, non, c'était d'ailleurs une solution pour réduire l'encombrement de Fresnes: c'était impossible!

J.B.: C'était pour décongestionner Fresnes, mais enfin dès que le problème de Fresne se résoud, on ferme Provins et Coulommiers

R.C.: Et il y a eu une conseillère technique du Garde des Sceaux qui a bien aidé dans cette affaire, c'est Madame DROMERE

J.B.: Ah oui, je me souviens de son nom

R.C.: Il y a des choses que je ne vous dirai pas à cause de

J.B.: Vous voulez que j'enlève ça?

R.C.: Non ce n'est pas la peine... Je suis quelquefois en relations épistolaires avec elle, pour rendre service à des garçons, pour trouver.... des connaissances, des facilités.

J.B.: Si je vous pose toutes ces questions-là, c'est que ce sont des questions que l'on continue à se poser en 1986. Vous pensez bien qu'elles restent d'actualité!

Coupure de la bande.

R.C.: J'ai une lettre du directeur de Savigny de 1945: SINOIR, je suis allé le voir, j'étais avec Mr LUTZ et avec un visiteur Grec, il nous a présenté ce qu'il comptait faire à Savigny, c'était tout au début et ça n'a pas marché, je pense qu'il n'était pas un organisateur. L'internat et lui, disons que c'était deux Antités opposées, ce n'était pas possible ça, il est venu, ça a été lent avant que je prenne contact avec lui alors que nous avions des connaissances communes, même je fréquentais des gens de son équipe, il avait

une équipe, sa sélection, il avait même dans son équipe des gens qui travaillaient pour la sélection et H... ou " qui travaillaient pour l'ES et qui n'étaient pas connus de l'ES... Je crois qu'il s'entourait de personnes de qualité, des spécialistes notamment de " le test de " spécialiste, ce qui est beaucoup plus rare en France " " A un moment alors il est venu à St Maurice, il y avait déjà à cette époque-là, les premiers éducateurs qui étaient passés par Vaucresson. Il est venu, sans doute pour voir la façon dont ils s'intégraient - et je sais que là - l'Etat-Major de Vaucresson lui a dit "dans le fond monsieur... est peut-être embêtant parce qu'il est toujours là, mais quand on lui demande quelque chose, mettre en oeuvre une nouvelle activité, lancer une expérience, il ne dit jamais non - et il faut bien savoir que si il fait la dépense, si il donne le fric, il veut avoir des résultats - j'avais même fait une fois une étude de psychologie sur ses chaussures, il a fort bien pris la chose - c'était peut-être un peu déplacé?

J.B.: Ah, c'était un homme d'humour

R.C.: Il faut bien s'amuser, il était même assez dur avec les autres parfois, et puis je me suis aperçu d'une chose à l'occasion d'une activité absolument exceptionnelle, par ex. pour obtenir les deux premiers postes de télé j'avais été amené à rendre service à Mr " le fameux type du mur de l'Atlantique, qui avait une belle propriété, sur laquelle (propriété), il y avait un immense bois de résineux qui avait été arraché par un ouragan, alors ce monsieur était très ennuyé, il ne pouvait pas chasser parce que les arbres étaient par terre et empêchaient tout déplacement, alors j'ai passé un marché avec lui, je lui faisais le travail, je récupérais avec les équipes, tous les garçons, y compris ceux des ateliers qui savaient que c'était pour avoir quelque chose. Le soir j'ai récupéré du bois de chauffage central de l'établissement pour 2 ans, et les garçons ont eu d'un coup deux postes de télévision - c'était les premiers, ça valait extrêmement cher.

J'ai constaté chez SINOIR, un véritable soulagement, autrement dit, pour une fois il a senti que le boulot correspondait à quelque chose de réel, de vivant, de vécu, et qui évoluait vers une solution positive, il ne l'a pas exprimé nettement, mais il a dit combien, parce qu'il est resté plusieurs jours. Il est même arrivé pendant le repas, bien entendu on déplaçait toutes les tables avec les gamins et on faisait un repas en plein air, autre que celui qui se faisait habituellement, mais toujours bien servi, et à la suite du repas, les gars ayant bu un peu de vin, se sont amusés, et à un certain moment on a vu apparaître un chapeau sur une pique : ils jouaient à Guimmaule Tell avec le chapeau et SINOIR a trouvé cela épatant, jusqu'au

moment où il s'est aperçu que c'était "son chapeau"... Oh vous! Avec vous on ne sait pas ce qui peut vous attendre...

J.B.: Enfin avec SINOIR, vous aviez un partisan, il a défendu vos projets.

R.C.: Ah oui... il a dit, ça vous arrive souvent des choses comme ça?, j'ai dit: oui malheureusement, il y a aussi des incendies de forêt la nuit, alors on participe, les veilleurs de nuit qui sont là, viennent, les chauffeurs aussi et les garçons et ils aiment beaucoup ça et même déjà à cette époque-là..... certains disaient: "va pas si vite", l'attraction du feu. Il m'arrive une histoire: voyez-vous, une fois j'ai un garçon qui, pour protéger un pavillon de chasse qui était très beau, est monté dans un arbre pour couper les branches qui commençaient à prendre feu et l'on a protégé le pavillon, et six mois après il y a eu un fugueur qui a fauché un vélo au monsieur qui était le propriétaire: il a porté plainte; je lui ai dit ce que je pensais et je lui ai dit que si malheureusement il y avait un incendie de forêt à proximité de ses biens, je ferai en sorte que les garçons ne viennent pas... c'est un éternel recommencement.

J.B.: Bon, on va peut-être passer à une autre question un peu différente, mais c'est peut-être une manière de reprendre les choses qu'on a abordées hier, quand un jeune arrivait à St Maurice c'est vous qui le receviez?

R.C.: Toujours .

J.B.: Et qu'est-ce que vous lui disiez?

R.C.: alors je le faisais assoir dans le fauteuil d'abord... Bien il était surtout question de la famille, de ce qu'il avait fait, de ce qu'il fait, pas en tant qu'acte, pas du tout au contraire, je lui disais que je commençais déjà à oublier ce qui l'avait amené, car au fond cela n'a pas tellement d'importance ça. Surtout, essayer de lui faire exprimer ses goûts, ses désirs, sur tous les plans, et ce qui est assez bizarre voyez-vous, une autre attitude un peu systématique que j'ai commencé à prendre, à mettre en place, disons dès St Hilaire, mais tout en me cachant à St Hilaire, autrement dit avoir des jours en classe et savoir, non pas quel délit ils avaient commis, pour quelles raisons ils étaient là, mais savoir un peu ce qu'ils avaient comme famille, ce qu'ils avaient vécu comme enfance, ce qu'ils avaient fait professionnellement, manuellement, quels étaient leurs goûts, leurs désirs, ce qui était d'ailleurs intéressant au point de vue enseignement, pour trouver leurs centres d'intérêts.

J.B.: Et là, vous leur faisiez un certain nombre de propositions, vous leur décriviez l'institution, ce que vous alliez faire avec eux?

R.C.: A St Hilaire, non pas du tout.

J.B.: Oui mais, à St Maurice?

R.C.: Je disais quelles étaient les possibilités; un garçon indécis, par ex. je lui parlais des classes, comment elles fonctionnaient, ce qu'on y faisait, essayer de lui faire comprendre que c'était différent de ce qu'il avait connu à l'école, c'était moins systématique, il y avait les travaux personnels notamment, pour les intellectuels. Ceux qui étaient d'un haut niveau scolaire je leur disais tout de suite qu'ils pouvaient commencer s'ils avaient une idée, même une étude particulière qu'ils désiraient faire, qu'ils le disent tout de suite pour commencer à se procurer les documents. Il y a des garçons qui ont fait des travaux intéressants, même ici. En faisant des rangements, je les ai trouvés; ici j'avais des garçons, parce qu'on essayait de tout, y compris les cours par correspondance quelquefois - le centre national d'études par la télé ou la radio, ici ça n'existait pas... J'ai vu à St Maurice un garçon qui a préparé un CAP de radio-électricien seul avec un cours par correspondance, débroussaillant seul, ou presque seul, enfin pas tout à fait seul parce que "BERTHET", en plus de son travail, avait suffisamment de notions en électronique pour le suivre, et le garçon est allé tout seul passer son CAP, je lui avais donné de l'argent et il est revenu surtout avec des pièces qu'il avait achetées...

J.B.: Et il arrivait bien que vous vous trouviez confrontés par ex. à des gamins hostiles, enfin qui refusaient le projet, qui de toute manière avaient une position systématiquement négative?

R.C.: Ça je n'ai pas de souvenir, par contre j'ai le souvenir d'apathiques totaux.

J.B.: Des gens qui ne faisaient rien?

R.C.: Ça je crois que c'est ce que j'ai trouvé de pire croyez-moi, ça me vient tout de suite à l'esprit parce que, j'ai au moins deux cas, il y en a peut-être de moins marqués, qui se sont améliorés, mais j'ai eu deux échecs qui sont depuis A à Z, et depuis le début jusqu'à la fin, enfants de vieilles personnes, alors là, vie négative. A tout prendre on se demandait ce qu'ils faisaient là, je n'ai pas le souvenir comment ça s'est terminé, mais je crois que, parce que les gars n'étaient pas mauvais, je crois que je les ai refilés aux parents assez rapidement, en leur disant qu'ils trouvent une solution médicale, des parents d'ailleurs qui étaient d'un certain niveau.

J.B.: Mais vous aviez la possibilité, par ex. pour les gamins dont vous vous rendiez compte qu'ils avaient du mal à accepter un projet, de leur trouver très rapidement un placement familial en artisanat?

- R.C.: Ça je le cherchais et voyez, étant donné le climat qu'il y avait, il n'y avait pas de réaction hostile, car les autres auraient pu avoir des réactions hostiles, et je pense même qu'ils auraient pu être malheureux à l'extrême limite parce qu'en butte, non seulement aux moqueries, mais peut-être à des bousculades.
- J.B.: Et ces jeunes vous les revoyiez chaque fois qu'ils vous le demandaient? C'est à dire pendant tout leur séjour, il suffisait de demander une rencontre pour que vous les voyiez?
- R.C.: Mais c'était au point, pour les types un peu simples, lorsqu'ils éprouvaient le désir de me voir, même après leur sortie, j'en ai connu qui ont pris un taxi à Paris et qui sont venus à St Maurice sans argent...
- J.B.: Alors peut-être qu'on pourrait prendre l'autre aspect, c'est-à-dire lorsqu'un jeune est en fin de parcours, c'est-à-dire, il va partir, comment ça se passe?
- R.C.: Vous savez, je n'ai pas le souvenir que cela se passe en une seule fois.
- J.B.: C'est progressif?
- R.C.: C'est une chose qui découle naturellement... On en a déjà certainement parlé ... le garçon, après la réussite du CAP, dit: "ou je suis obligé de redoubler, ou je voudrais faire..., me perfectionner encore ou revoir quelqu'un - des brevets professionnels j'en ai fait passer quelques-uns - une quinzaine je crois, il y avait aussi l'engagement, je n'étais pas tellement chaud pour l'engagement - mais je dois reconnaître que certains garçons, voyant comment ça s'est déroulé, c'était la solution.
- J.B.: Sans que ce soit un engagement dans les corps disciplinaires.
- R.C.: Oh, mais pas du tout, au besoin même chercher un engagement par spécialité.
- J.B.: Ah parce que c'est vrai que pendant très longtemps, l'armée avait tout de même une image de l'ES pas très favorable.
- R.C.: Mais vous savez, ça n'a jamais été une solution pour moi, il fallait vraiment que le désir soit exprimé, et voyez-vous la responsabilité donnée au sein d'un groupe c'est quelque chose qui pouvait, contrairement à ce que l'on avait envisagé, qui pouvait les préparer disons à exprimer le besoin de rentrer dans un corps structuré et de... commander eux-mêmes.
- J.B.: Bon, effectivement quand on arrivait à ce moment de la "post-cure", vous aviez des contacts après leur départ; alors moi j'ai entendu parler de la "post-cure" de l'Arbre sec...

Qu'est-ce que c'était que ce service de post-cure de l'Arbre sec dans les années 50?

R.C.: C'était une post-cure de Fresnes surtout...

J.B.: C'était une post-cure de Fresnes? Ah, moi je croyais que c'était la pos-cure des IPES...

R.E.: Alors les IPES leur demandaient quelque chose de très précis, leur demandaient d'avoir des contacts avec les garçons pendant leur permission, et de faciliter leur retour, aussi bien sur le plan financier que sur un autre plan, on pourrait dire purement disciplinaire... pour vous dire, ça s'est créé parce que le garde des Sceaux a vidé THEVENIS de Fresnes... mais à mon avis on n'aurait pas dû appeler ça "post-cure", la post-cure je l'ai très utilisée en 45.

J.B.: Oui, donc vous allez à Paris et vous rencontrez les gamins qui sont à Paris. Vous les rencontrez régulièrement?

R.C.: Oh, non pas régulièrement...

J'ai même eu certain moment l'impression de participer à la dissimulation de gens qui pouvaient être recherchés par la police, alors j'avais trouvé un procédé pratique, pratique parce que c'était quand même à éviter, je leur disais que je leur fournissais une chambre mais qu'il fallait que je leur fasse remplir une fiche, comme faisait à ce moment-là

J.B.: C'est comme dans les hôtels

J.B.: A Lyon qui est la première équipe d'OMO...

R.C.: Oui, j'étais d'ailleurs allé les voir, puisque je vivais ici c'est assez normal que je me sois arrêté à Lyon.

J.B.: C'est-à-dire l'équipe ERNST, BOUDET et DUTEY

R.C.: ERNST était directeur?

J.B.: Non pas à l'époque, l'OMO commence je crois en 1953

R.C.: Oui, en faisant des choses assez extraordinaires, faisant même réaliser des travaux genre travail personnel sur documentation, par des garçons qui sont chez eux.

J.B.: Et vous êtes favorable à cette nouvelle pratique?

R.C.: Ah oui.

Cassette n°3 - Face 2 - L'évocation du jeune TRENTIA

R.C.: C'est un garçon qui est resté 1 jour à St Maurice

J.B.: Donc c'est vrai qu'après cela il est placé

R.C.: Oui il est placé, mais placé dans des familles vraiment bien spéciales; et puis il gardait des contacts, moi j'allais le voir et il venait surtout nous voir comme à l'armée... Et c'est après lorsqu'il a fait son service militaire qu'il est revenu alors à l'établissement.

J.B.: Mais comme employé?

R.C.: Oui comme employé et c'est comme employé qu'il a passé son diplôme professionnel.

J.B.: Oh, il me l'a expliqué ça, qu'il était dans un statut à la fois d'employé et d'élève, il était employé et en même temps il suivait la formation; et il était très fort en foot-ball, surtout j'ai vu que dans "Espère"... Ah oui, je voulais vous poser une question là, j'ai vu que dans "Espère" il y avait beaucoup d'articles qui sont signés par un jeune qui s'appelle

"HIGELIN"... c'est pas le chanteur très célèbre qui s'appelle HIGELIN, qui est un type de 45 ans...

R.C.: Non je ne me le rappelle pas

J.B.: Est-ce que vous avez des éléments sur l'histoire de St Maurice entre 1873 et 1937? Comme je vais présenter cette histoire de St Maurice, là je n'ai pas beaucoup d'éléments...

R.C.: C'était l'adoption de toutes les inepties de l'armée...
Les uniformes, le directeur avait rang de colonel, après les grades existaient dans le personnel, mais aussi chez les colons. Alors c'était le système sanctions et récompenses et avancement exactement comme à l'armée...

J.B.: Oui c'est très calqué sur le modèle militaire.

R.C.: Oui, en fait la sortie, si elle avait lieu avant, c'était par engagement. Les sanctions, j'ai noté la salle de police et les cellules, alors dans un "papier" que je vous donnerai, il est question du système disciplinaire, alors ça ne recouvre pas la même réalité. Ça c'est vraiment le système de discipline tel qu'on l'entendait dans les collectivités pénitentiaires, mais alors après il y a dans le système éducatif un système disciplinaire qui est basé comme ce qu'on a vu dans la note là, de service de Belle-Ile - récompense et punition.

J.B.: Oui d'accord, c'est-à-dire, ça c'est le début de la réforme

R.C.: Alors je ne sais pas si vous êtes très au courant, mais c'est très amusant, il y a un courant actuel chez les novateurs - les novateurs, il y en a toujours.

J.B.: Des novateurs d'arrière-garde

R.C.: Et sous le terme de comportementalisme, on fait des cliniques
L'instauration de la mise en place du travail éducatif et pédagogique indispensable en donnant pour but au garçon l'acquisition de diplômes et au moins la connaissance d'un métier, c'est cela la réforme.

J.B.: Ça c'est l'élément fondamental

R.C.: Ça, à mon avis, ça conduit jusqu'en 39. Alors pendant la période de la guerre, je pense qu'il y a une période de latence, et puis après, à mon arrivée, il y a le retour d'Aniane, avec un élément très favorable, c'est à-dire le grand plaisir qu'avaient les garçons de retrouver St Maurice, le relatif confort par rapport à ce qu'ils avaient connu à Aniane - nourriture suffisante et reprises des activités - Alors là il faut noter, à mon avis, l'influence de toutes les catégories "hors format reçues à l'époque qu'on ne peut pas, disons - très différentes des délinquants - Bien que les premiers élèves que j'ai connu étaient choisis, on ne le dit pas assez, alors nous formons, on peut même dire les résistants et les zazous, les israélites...

J.B.: Après la guerre, quelles sont les grandes périodes pour vous?

R.C.: A mon avis ç'a été, je crois qu'on peut parler d'une évolution progressive, lente, marquée surtout par l'amélioration de la qualité du personnel, avec l'arrivée des éducateurs formés, avec un phénomène assez intéressant à mon avis, autrement dit - j'observais ça de l'extérieur - il y avait de la part des éducateurs en place - qui tous n'étaient pas diplômés - et de la part des éducateurs sortant de Vaucresson, la même crainte, la même d'aborder le groupe en face, chez les éducateurs plutôt "armés de théories", il y avait la peur du contact avec les groupes - Parce que c'était quand même des groupes relativement importants - tout de même la vingtaine - avec certains plus difficiles que d'autres - et de la part des éducateurs "praticiens" disons la crainte de se trouver devant de jeunes éducateurs instruits, connaissant la théorie etc., la psychologie... Dans toute la mesure du possible, je me suis astreint à former une équipe avec le nouvel éducateur - enfin "Vaucressonnien" et "St Mauricien" et ç'a été alors de part et d'autre.

Alors ils se mettaient d'accord... et c'était bien. Il y a eu vraiment une excellente entente; alors après est arrivé - parce que j'ai recruté, c'est surtout lorsque... les membres de l'EN et surtout après le Congrès de l'Education nouvelle (1947), que vous trouverez ici avec un... j'ai eu un contact avec les pédagogues du département et j'ai recruté... une spécialiste FREINET, qui a lancé notamment le texte libre, le travail d'étude personnelle, les travaux personnels qui se faisaient déjà, parce qu'avec les adolescents c'est un moyen qui se faisait à Lyon en MO; et puisqu'on est arrivé obligatoirement à l'usage des fiches, on a commencé à utiliser les fiches FREINET et on a abandonné parce que dans le fichier

FREINET l'enfant travaille seul et il a des fiches auto-correctives, avec ces fiches on s'est avisé que c'était pas tellement un truquage mais que les garçons avaient tellement envie d'aller vite qu'ils utilisaient trop la fiche auto-corrective sans après, n'ayant pas réussi de prendre un autre exercice, par la fiche auto-corrective, alors c'est pour cela que nous avons créé notre fichier, ce qui était un gros travail; alors là pour créer le fichier c'était important, c'est très joli de fabriquer des textes ayant un rapport avec un métier, mais pour un éducateur il faut prendre contact avec un spécialiste du métier, autrement dit, là pas d'obligation: il y a contact. Je ne suis pas d'accord pour que l'éducateur aille à l'atelier, par contre, d'ailleurs je l'ai réalisé, les contacts entre l'instructeur ou PTEP et l'éducateur sont absolument indispensables.

J.B.: Par contre l'éducateur doit-il faire la classe? Qu'est-ce que vous en pensez?

R.C.: Oh oui... pas systématiquement...

J.B.: Il peut faire la classe?

R.C.: Oh oui!

J.B.: Est-ce que vous faisiez partie de ces responsables qui disaient, "c'est tout de même important que l'éducateur ait lui-même un CAP, c'est-à-dire qu'il ait la maîtrise tout de même d'une activité manuelle."

R.C.: Ah, un CAP - ah oui, mais parce qu'il y a aussi le certificat d'aptitude pédagogique.

J.B.: Non je pensais certificat d'aptitude professionnelle, c'est-à-dire des éducateurs qui sont des éducateurs mais qui sont en même temps capables de faire de la menuiserie.

R.C.: A mon avis, c'est bien, mais il faut quand même que l'éducateur sache que le CAP ne donne pas la maîtrise complète d'un métier.

J.B.: Parce que dans certains établissements, il y avait l'éducateur qui préparait le CAP avec les gamins.

R.C.: Oui, à St Jodard.

Maintenant chez les éducateurs, il y en avaient qui possédaient un métier à fond, notamment les éducateurs recrutés au moment du STO et qui sont passés éducateurs

J.B.: ... Les cages à poules restent, mais vous allez créer de nouveaux pavillons, comment ça va se passer, de nouveaux ateliers?

R.C.: Les ateliers oui... au point de vue de groupe, il y a eu de gros efforts de faits pour réaliser des salles de réunions convenables, des chambres d'éducateurs.

J.B.: Les cages à poules restent

R.C.: Nous c'était pour tout l'établissement, la moitié environ des autres c'était des dortoirs collectifs, faudra regarder les documents avec les photos etc...

J.B.: Eh bien, oui je regarderai tout ça. Alors avec des salles de réunion convenables, des chambres d'éducateurs, vous avez créé de nouveaux pavillons par exemple?

R.C.: Sauf ce qu'on appelle le "Super-mérite", mais ça a été un travail de longue haleine, parce que ça a été fait avec les moyens du bord.

J.B.: et les ateliers? Ça c'est vous qui êtes à l'origine de la transformation des ateliers?

R.C.: Ah bien, quand je suis arrivé, il existait déjà de gros ateliers, sous l'impulsion de ROUMAJON en 1937

J.B.: C'est-à-dire que, dès après l'inspection de ROUMAJON, on a commencé à construire de nouveaux ateliers?

R.C.: à l'inspection de ROUMAJON c'était déjà commencé... elle m'a déçu un peu son inspec il n'y a pas grand'chose...

J.B.: Celle de 36 est beaucoup plus importante, mais je ne l'ai pas ici.
Mais alors sur le plan de l'architecture c'est surtout cela qui est modifié

R.C.: Ah les terrains de sport: en principe chaque groupe avait son terrain de sport...

J.B.: Bon... la salle de cinéma c'est vous aussi qui la mettez en place?

R.C.: Oui, mais c'était dans une grande classe, c'était en même temps la salle pour les spectacles.

J.B.: Et sur le plan des classes, elles étaient déjà faites avant?

R.C.: Pas toutes, on les a améliorées

J.B.: Mais ce n'est pas encore ce qu'on appelle après le système pavillonnaire, - les jeunes vivent encore dans les bâtiments de l'ancienne colonie d'enfants, dans les années 50?

R.C.: Ah bien, exactement, le système pavillonnaire a été fait après... Ils ont fait des pavillons, j'ai l'impression que c'était la catastrophe pour tous, ils sont en partie détruits aujourd'hui.

J.B.: Ah je ne sais plus bien, il y a longtemps que je ne suis pas retourné, en tous les cas le système pavillonnaire c'est après 1960, avant les jeunes vivaient toujours dans les locaux de l'ancienne colonie

R.C.: Transformés...

J.B.: Oui bien sûr

R.C.: Ah j'oubliais la cuisine, elle a été refaite complètement pendant 1947

J.B.: Et c'est un grand réfectoire?

R.C.: Oui, plus une petite salle à manger et une salle pour les parents et les éducateurs

J.B.: Je repose la dernière question concernant les cages à poules parce que c'est le truc qui me choque un petit peu, pourquoi ça ne vous a pas gêné de les conserver? Pourquoi vous les avez conservées pendant si longtemps? C'est vrai qu'aujourd'hui quand on voit les cages à poules ça choque beaucoup.

- R.C.: Oui, mais je pense que c'était pas possible de les faire disparaître et d'avoir autant de jeunes. Il y avait une section où, sous l'impulsion des premiers architectes qui ont fait la transformation en 37, on avait fait un groupe avec des séparations et, autre que les cages à poules, avec des panneaux et avec des fermetures commandées par les garçons eux-mêmes, ils avaient la clé, ils avaient la possibilité d'entrer et de sortir, mais l'éducateur avait la possibilité d'ouvrir tout d'un coup par un système électrique
- J.B.: Oui, c'est ça, il y avait la même chose à Savigny, moi je me souviens à "Alsace", on pouvait ouvrir toutes les chambres d'un seul coup, mais ce n'était pas des cages à poules. Les cages à poules existaient au pavillon "Bretagne" qui était le pavillon de sécurité.
- R.C.: Oui, alors ça j'avais un groupe - à l'origine, quand je suis arrivé c'était "l'Amérique" qui était dedans - et moi j'ai trouvé que c'était trop petit, autrement dit j'ai diminué le nombre de place, c'est-à-dire on a modifié, parce qu'il y avait des chambrettes, comme on avait pas modifié les fenêtres, il y avait des chambrettes qui n'avaient pas de fenêtres, alors je me suis arrangé pour qu'il y ait des fenêtres partout, ça, c'est resté, c'était quelque chose qui convenait bien, c'était pas parfait hein, c'était pas la chambre construite...!
- J.B.: Alors quand vous partez, il y a combien de groupes sans cages à poules et combien de groupes avec cages à poules?
- R.C.: Il y a cinq groupes avec cages à poules et 9 sans
- J.B.: Alors ceux avec cages à poules correspondent un peu à quoi?
- R.C.: Surtout les arrivants
- J.B.: C'est-à-dire que là c'est encore un peu une survivance du système progressif? C'est-à-dire on entre dans un régime un peu sécuritaire mais on en sortira...
- R.C.: C'était difficile de transgresser cette règle-là, parce que c'était faire une exception... c'est arrivé quelquefois, les garçons qui... je ne me rappelle pas bien pour quelle raison.

- J.B.: Parce que dans certains IPES elles ont disparu avant, par ex.: à St Hilaire, les cages à poules disparaissent en 1950
- R.C.: Oui, mais ils avaient l'ancien système, parce que les cages à poules elles ont été construites en 1937-38 - ROUMAJON en parle d'ailleurs...
- J.B.: Oui, il en parle...
- R.C.: Mais voyez-vous on les a trouvées - d'ailleurs je n'ai jamais éprouvé le besoin d'en faire ailleurs - j'ai eu, à Bures sur Yvette, dans le château, un établissement tellement ouvert qu'il y avait pas toujours les? hein?
- J.B.: Alors écoutez, on va terminer par deux questions et on s'arrêtera là si vous voulez: maintenant ce sont des questions un peu plus générales que je vais me permettre de vous poser... pendant 50 ans vous vous êtes occupé des jeunes
- R.C.: Non, il y a deux ans maintenant que j'ai arrêté
- J.B.: Oui mais vous continuez à en rencontrer beaucoup
- R.C.: Oh ça oui, mais voyez-vous je ne considère pas que ce soit du travail, en plus de ça voyez-vous l'homme - car c'est l'homme que j'ai rencontré ce matin par hasard - bon eh bien je m'occupe de lui, je dirais même que je vais certainement contacter madame SENAT qui, par l'intermédiaire de son mari, qui est simplement président du CIC, qui est une place extrêmement importante, il nous a aidé pour Vauhalan qui est une de mes grandes déceptions, vraiment parce que les cages à poules c'est un détail, mais le fait que je me suis senti, et que l'ES s'est sentie parfois désarmée devant certains cas et qu'on n'avait rien d'autre à leur proposer que l'hôpital psychiatrique - chose que j'ai utilisée deux fois dans ma carrière et je me suis juré de ne jamais recommencer, même si ça devait se terminer par un suicide - parce que lorsque ça commence à l'hôpital psychiatrique, la fin on la connaît d'avance, surtout chez les adolescents... C'est quelque chose de terrible, bon eh bien il fallait, et c'était le rêve de Mr LUTZ aussi, créer un établissement pour psychopathes, comme il les appelait, c'est-à-dire celui qui a un pied à l'asile, qu'on ne sait pas où mettre, qu'on ne sait pas comment prendre, qu'on ne voit pas quel peut

être son avenir, sinon quelque chose de terrible, hein - il fallait mettre en place quelque chose et l'idée de Vauhalan, ç'a été la catastrophe et alors là...

J.B.: Alors la semaine prochaine, je fais parti d'un groupe de travail sur les mineurs difficiles avec l'association "Vers la vie", vous savez, l'association qui a un établissement à St Lambert des Bois, et justement on va travailler sur le projet de Vauhalan avec quelqu'un que vous connaissez bien, c'est Christiane CHIROL, qui a été psychologue de ROUMAJON, essayer de voir en définitive pourquoi Vauhalan a échoué

R.C.: ROUMAJON met cela sur le personnel, moi je me souviens d'une réunion faite par Mr LUTZ et Mr MICHARD, où après les premières difficultés à Vauhalan, on a demandé à des... je ne sais comment les appeler, enfin disons à des spécialistes de l'ES: B. EMO et moi-même - on nous a demandé comment faire pour qu'un établissement marche et comment il fallait faire surtout pour lancer un établissement; j'ai suscité, disons des réactions diverses parce que j'ai dit: oh, c'est très simple, il faut travailler de une heure à 24 heures, sept jours sur sept et du 1er janvier au 31 décembre, bon je savais qu'à l'époque ROUMAJON avait gardé sa clientèle en analyse, ça c'était pas possible, et puis l'ES a joué un très très mauvais tour à ROUMAJON: en ce sens que lorsqu'il était médecin psychologue à Fresnes, il arrivait, mais avant de voir le garçon, il avait le travail de Mme CHIROL, il avait le travail des éducateurs, et il avait déjà des idées sur les solutions qui pouvaient être envisagées, autrement dit il faisait un rapport, pour lui c'était simple, il savait que l'assistante sociale qui suivait les gars - c'était un numéro pas ordinaire: "Annick LEBEAU" - on n'en fait pas tous les jours des comme ça - et il a trouvé que c'était très très facile...!

On lui mâchait un peu le travail enfin... à Vauhalan, c'était plus compliqué que ça, il s'est trouvé d'abord dans une architecture qui, à mon avis était une erreur

J.B.: Qui était une architecture très sécuritaire

R.C.: Et c'est peut-être la seule fois où je me suis attrapé avec PINATEL, parce que, lorsque je suis allé à l'inauguration - pourtant j'avais été le trésorier de l'Association Nationale d'Action Educative et Thérapeutique (c'était le titre de l'association - association bidon, comme toutes les associations) - et j'ai commencé à signer des chèques de trois cent mille ou

quatre cent mille francs, sans avoir tellement de contrôle sur les travaux, j'ai demandé à Mr LUTZ d'être tout ce qu'il voudrait dans cette association, mais surtout pas trésorier et c'est comme ça que je suis passé conseiller technique et j'étais très satisfait, il n'en est pas moins vrai que l'architecture était une erreur en ce sens que c'était vraiment un fortin avec un patio au milieu, c'est-à-dire à l'intérieur il y avait une impression d'air, de liberté, même quelque chose de très joli, mais alors c'était la copie de ce qui avait été réalisé en Amérique; j'ai écrit à PINATEL - car malheureusement c'était lui qui était un peu à l'origine de ça, puisqu'il avait visité les établissements en Amérique - il y a aussi Fleury Mérogis qui a été fait comme ça et c'est terrible, vous savez, entre les cages à poules et Fleury Mérogis... vous y êtes allé? Non?

J.B.: Ah oui, Fleury Mérogis je connais bien, je ne suis jamais allé à Vauhalan, mais Fleury je connais bien.

R.C.: Qui est directeur à Fleury?

J.B.: Ah! il s'appelle LEVY, il n'est pas mal... oui ce qu'on dit aussi actuellement, Vauhalan: c'est qu'en définitive, peut-être qu'il y avait trop de jeunes, c'est-à-dire qu'on avait prévu un nombre trop important, je crois que c'était une quarantaine, à Vauhalan il y avait quarante place à peu près?

R.C.: Alors là je ne vous le dirai pas... il y avait un personnel très nombreux, et ils ont été obligés de faire appel aussi à des éducateurs de Fresnes, notamment pour lancer des activités...!

J.B.: Enfin, je crois que ç'a été le grand échec de ROUMAJON, il ne s'en est pas tellement remis, vous savez qu'il a écrit un bouquin, vous l'avez lu son bouquin?

R.C.: Je l'ai parcouru

J.B.: Bon alors la question que je voulais vous poser, qui est un peu la question de la fin si vous le voulez: Bon alors pendant 50 ans, vous vous accupez des jeunes en difficulté, vous vivez avec eux, vous élaborez des projets enfin etc... Quels conseils vous donneriez aujourd'hui aux responsables de l'ES?

R.C.: Aux responsables de l'ES ?

J.B.: Quand je dis responsables, peut-être à plusieurs niveaux, oui je le dis au pluriel, pas au directeur, peut-être tous les gens qui actuellement ont à continuer à gérer cette institution dans le contexte que vous connaissez?

R.C.: Je vous dirai que c'est une question embarrassante

J.B.: Elle est embarrassante, mais c'est important de vous la poser tout de même

R.C.: oui, moi je pense, enfin en généralisant beaucoup, qu'il s'agit de prendre bien conscience des divers besoins réels des garçons, et ils sont nombreux, peut-être même contradictoires, et dans toute la mesure du possible, donner satisfaction à ces besoins, ou ce qui serait sans doute plus pédagogique certainement, faire en sorte qu'ils soient amenés à participer d'une façon ou d'une autre à la satisfaction de ces besoins, c'est-à-dire au lieu qu'on leur donne quelque chose, qu'ils l'obtiennent à la suite d'efforts, de travail, de volonté, ce qui, automatiquement, augmente la valeur de ce qui est acquis sur tous les plans...

R. COURTOIS raconte l'histoire du jeune BOUQUET qui est passé à St Maurice:

"Mais même au départ, c'est lui qui s'est fait lui-même... il a continué ... et je suis intervenu - et je dirai même que c'est accessoire - c'est lorsqu'il y a eu cette faculté au cours de sa vie, où les chercheurs avec qui il travaillait voulaient le faire promouvoir ingénieur - par promotion interne, je crois, il y a quelque chose comme ça, c'est-à-dire, il n'avait pas tous les diplômes, mais il avait la formation et il avait le travail - il y a eu une enquête, comme il travaillait à la section des hautes pressions à Meudon, c'était bien entendu avec l'armée, c'était top secret, et il y a eu une enquête de faite et l'on a retrouvé son passage à St Maurice, et le pauvre gars affolé, un jour me téléphone et me dit: " c'est une honte" etc... un type qui réagit fortement, qui pouvait, ce jour-là, disons virer de bord - "on me reproche mon passage à St Maurice et je ne passerai pas ingénieur, alors que j'ai tout fait" - et là il a fallu que je fasse intervenir, heureusement que je connaissais des personnes haut placées et la "commission des sages" (je ne sais pas ce que c'est exactement) est intervenue et il a obtenu satisfaction... c'est ça au fond voyez-vous, je dirai presque ce qu'on a fait un peu d'extraordinaire à l'ES pour lui, c'est ça, mais le reste, tout ce qu'on a fait, c'est normal, à condition de ne pas s'engager sur la mauvaise voie...

J.B.: On l'a guidé aux moments difficiles...

R.C.: Il a été exécrable avec ses parents, moi j'ai trouvé que ses parents avaient été tout à fait insuffisants pour ne pas dire autre chose, même dangereux à son égard, il s'est montré quelquefois à l'égard de ses camarades, agressif, quelquefois dangereux sur le plan sexuel etc..., c'était pas du tout venant... la preuve... Bon on lui a donné l'occasion de réaliser quelque chose dans sa formation à St Maurice, vous comprenez, CEP, un premier CAP d'ajusteur, un autre CAP de tourneur, un CAP de dessinateur. Des pédagogues, enfin ROUMAJON, l'inspecteur général verrait ça, ils diraient "ils sont fous dans cette baraque, complètement fous" - et pourtant....

Voilà un autre garçon que j'ai vu arriver il y maintenant - j'étais à Bures sur Yvette - quinze ou vingt ans, en me disant je vous amène un garçon, c'est le fils d'un de mes meilleurs copains de travail, lui il est souffleur de verre à la recherche encore pour faire des appareils nécessaires à ces messieurs - il est insupportable, il est chef de bande, il a été arrêté etc... il commettait des cambriolages, le garçon avait quinze ans - une vedette -

... pour aborder cela sur un plan général je traduirai encore en termes de besoins: quels sont les besoins de cette jeunesse? Et quels sont les moyens beaucoup... maintenant je vous dirai que je suis allé en Suisse, j'ai vu des établissements, au point de vue, disons aspect, confort, c'est toujours merveilleux, mais vous parliez des cages à poules... j'ai vu un établissement bâti sur un , je ne me rappelle plus dans quelle ville, il n'était pas question d'évasion ni de fugues, les deux derniers qui avaient essayé...

J.B.: Cela n'avait pas donné aux autres envie de le faire

R.C.: N'avait pas donné aux autres envie de le faire parce que la corde fabriquée avec des draps avait cédé et ils étaient descendus.....

J.B.: Mais ce n'est pas votre projet cela?

R.C.: Pas du tout... je parle - bien entendu c'est un peu du rêve si la Suisse avait des établissements spécialisés comme elle doit en avoir pour toutes sortes de traitements, eh bien je pense que même si on n'est pas capable de faire quelque chose en France.....

Parce que j'en ai vu des établissements sur le bord du lac Léman, parce que je connais pas mal de psychiatres, j'ai vraiment fréquenté beaucoup depuis mon enfance, en prison j'ai vu des types formidables: BARUK, dont vous avez entendu parler.

J.B.: BARUK, oui Henri BARUK

R.C.: Non le père

J.B.: Quelle était la fonction de votre père à la Pénitentiaire?

R.C.: Chef, il est d'ailleurs resté très très longtemps au Mans, parce que ayant trois enfants, lui son problème c'était de pouvoir donner à ses enfants, disons des moyens supérieurs à ceux qu'il avait reçu lui-même. Mon père était illettré jusqu'à 18 ans, il avait suivi après les cours de BERTILLON.

J.B.: L'homme de l'affaire DREYFUS?

R.E.: Ah bien, l'affaire DREYFUS... j'ai retrouvé justement, au Palais de Justice, l'amphithéâtre BERTILLON. Ce que voulait mon père c'était être dans une ville où il y aurait des moyens de donner aux enfants, disons des armes pour la vie de façon complète: mon frère a fait un directeur de travaux publics, ma soeur a été professeur de violon, et moi j'ai fait l'Ecole Normale. Il me disait: c'est formidable, tu ne me coute plus rien alors que je touche pour la première fois des allocations familiales... parce qu'avant ça n'existait pas.

Alors BARUK, je l'ai vu moi, étant à Fontevraud, on avait un type dans une cellule extrêmement dangereux, et alors il dit: "je viens voir untel, vous m'ouvrez la porte, je reste avec lui, vous pouvez vous en aller"; un type dont on avait vraiment la trouille..., il l'a pris avec lui, vraiment c'était...

J.B.: Aujourd'hui, puisque vous en avez parlé, aujourd'hui en 1986, y aurait-il des complicités à redécouvrir?

R.C.: Eh bien il y en a toujours il y a une limite, mais disons, c'est une question de valeur, savoir ce qui est le plus important, en mettant non pas seulement le fric en jeu, mais l'avenir d'un garçon, la résolution de ses problèmes du moment. Bien entendu, je ne me rendrais pas complice d'un

meutre, encore que, avec le meurtre... on peut être amené à donner des explications - je ne dis pas des justifications... Un garçon s'il culpabilise trop, on dit moi aussi... Bon dans quelle circonstances..., ce qui ne veut pas dire qu'il faut tout recommencer, c'est déjà, disons une sorte de complicité.....